

Couverture : Chloé Pagès



# Transdreaming

écrit dans le cadre d'alloé

roman collaboratif en 48 heures.

<http://alloe.fr>



# **Transdreaming**

Publié le 10 novembre 2019

V1.0

Auteurs :

Christophe Oyra, Hannef & Michele Essi, Lou Pavilla, Nemo, Sylvie Vidal, R. Senelier, Julie, Selena Anguss, R. Galmon, Chloé, Macolie

Couverture et illustrations : Chloé Pagès

<https://www.facebook.com/ChloePages.Art/>

Scénario et découpage : Mathieu Nicolas

<https://mathieunicolas.net>

**Alloé pour Allez, on écrit :**

<https://alloe.fr>

projet créé dans le cadre de l'asso **Nuit des Marmites** :

<https://nuitdesmarmites.fr>

—

Idée inspirée librement du Novel in a Day :

<http://novelinaday.com>

Projet mené grâce au logiciel Scrivener 3.0 (macOS) :

<https://www.literatureandlatte.com/scrivener/>



# Transdreaming

Publié le 10 novembre 2019



Le présent ouvrage est distribué sous licence Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0.

Ce qui signifie que vous êtes autorisés à **Partager** — copier, distribuer et communiquer le matériel par tous moyens et sous tous formats, selon les conditions suivantes :

**Attribution** — Vous devez créditer l'Oeuvre, intégrer un lien vers la licence et indiquer si des modifications ont été effectuées à l'Oeuvre. Vous devez indiquer ces informations par tous les moyens raisonnables, sans toutefois suggérer que l'Offrant vous soutient ou soutient la façon dont vous avez utilisé son Oeuvre.

**Pas d'Utilisation Commerciale** — Vous n'êtes pas autorisé à faire un usage commercial de cette Oeuvre, tout ou partie du matériel la composant.

**Pas de modifications** — Dans le cas où vous effectuez un remix, que vous transformez, ou créez à partir du matériel composant l'Oeuvre originale, vous n'êtes pas autorisé à distribuer ou mettre à disposition l'Oeuvre modifiée.

**Pas de restrictions complémentaires** — Vous n'êtes pas autorisé à appliquer des conditions légales ou des mesures techniques qui restreindraient légalement autrui à utiliser l'Oeuvre dans les conditions décrites par la licence.

Chaque auteur demeure propriétaire de sa propre production dans le cadre de ce projet.



## **Transdreaming**

- Chapitre 1 — *Christophe Oyra* 1
- Chapitre 2 — *Hannef & Michele Essi* 6
- Chapitre 3 — *Lou Pavilla* 19
- Chapitre 4 — *Nemo* 31
- Chapitre 5 — *Sylvie Vidal* 38
- Chapitre 6 — *R. Senelier* 43
- Chapitre 7 — *Sylvie Vidal* 50
- Chapitre 8 — *Julie* 59
- Chapitre 9 — *Selena Anguss* 64
- Chapitre 10 — *R. Galmon* 71
- Chapitre 11 — *Chloé* 76
- Chapitre 12 — *Macolie* 80

# Chapitre 1

*Christophe Oyra*

Viviane se penche sur la table et attrape un toast. Ils ont beau être végétariens pour s'assurer que tout le monde puisse en manger, ça ne les empêche pas d'être bien trop gras... Elle sait qu'elle ne devrait pas en reprendre si elle veut garder la ligne, mais ce n'est pas tous les jours que l'on fête l'aboutissement de plusieurs années de travail ! Elle jette un regard circulaire autour d'elle. Tous ses collègues sont là, une flûte de champagne ou de pétillant à la main, un smartphone dans l'autre.

Ses yeux s'arrêtent sur Charles. Elle a toujours eu un faible pour les bruns à lunettes et, même si elle aime habituellement les chevelures foisonnantes, ça ne la gêne pas qu'il soit légèrement dégarni... Peut-être parce que sa grande taille rend le fait moins flagrant ? Dans tous les cas, ce qui l'a toujours particulièrement séduite chez le chercheur en neurosciences, c'est sa capacité à paraître à l'aise en toutes circonstances. Les relations sociales ont toujours été compliquées pour Viviane, mais lui a toujours le mot qu'il faut, il connaît le prénom de tout le monde, il sait toujours comment réagir face à autrui, que faire pour tel ou tel événement... Par exemple, c'est lui qui s'est occupé de la préparation de cette petite célébration. Et quand elle y pense, il lui semble que tout le monde apprécie Charles. Elle aimerait pouvoir être plus proche de lui, mais exprimer ses sentiments autrement que par écrans interposés a toujours été totalement hors de sa portée. Et encore, quand elle les exprime par ce biais, il s'agit essentiellement de mettre des « j'aime » sur une publication ou de poster un commentaire rempli d'emojis... Cela étant, l'omniprésence du virtuel dans la vie d'aujourd'hui comporte certains avantages : elle sait par exemple grâce aux réseaux sociaux que son collègue va à la salle de sport presque tous les jours, qu'il consacre sa vie à son travail et qu'il a trente-neuf ans... Il passera d'ailleurs la barre des quarante dans quelques semaines, probablement à peu de choses près au moment où sera lancé l'appareil dont ils fêtent aujourd'hui la réussite du dernier test. Elle ignore encore sous quel nom il sera commercialisé, mais dans l'équipe, on a pris l'habitude de l'appeler le *TransDreamer*...

C'est lorsque Charles se tourne vers elle et lui sourit qu'elle réalise qu'elle le fixe depuis déjà bien trop longtemps. Il quitte alors le chef du projet avec qui il était en grande discussion jusque-là, celui-ci plongeant son nez dans son assistant personnel, puis se dirige vers Viviane. Arrivé à son niveau, sans se départir de son sourire, il lance la conversation.

— Alors Viviane, que penses-tu de ces toasts ?

Elle tente de garder sa contenance et de cacher son malaise.

— Ils sont très bons.

— Ha ha ! J'en suis ravi ! Ils viennent du traiteur à deux rues d'ici, je n'ai jamais compris pourquoi il n'a pas plus de clients vu la qualité de ses produits !

Ne sachant quoi répondre, Viviane hoche vaguement la tête en se forçant à sourire. Charles, coutumier du malaise social de ses collègues, qui est en fait devenu un trait commun de la majorité des gens, s'en rend à peine compte et poursuit presque seul cette discussion, exactement comme il vient de le faire avec le chef de projet, et avec le collègue précédent... À part lui, la quasi totalité des personnes présentes dans la pièce, quand elles n'ont pas les yeux dans le vague avec des écouteurs sans fil sur les oreilles, ont le nez collé à leur assistant personnel numérique, leur tablette, leur smartphone, leur smartwatch... Bref, à tous ces objets dont on peut se demander si l'« intelligence » ne consiste pas à aspirer celle de leur propriétaire en s'accaparant leur temps de cerveau disponible. Et Charles, avec son apparente aisance sociale, y est tellement habitué qu'il n'y prête même plus attention, et qu'il est très loin de réaliser que lui-même cherche à pallier son propre malaise en se montrant ainsi aussi avenant.

La conversation avec Viviane a rapidement dérivé sur les promesses à venir de leur invention. Outre l'enthousiasme débordant de Charles pour leurs recherches, il sait aussi que c'est bien le seul domaine qui sort ses collègues de leur torpeur pour parvenir à engager ce qui ressemble un minimum à un échange verbal. Car il faut bien l'admettre : comment un sujet aussi passionnant que la visualisation des rêves pourrait-il provoquer du désintérêt ou de l'indifférence ?

Alors que Viviane s'apprêtait à enchaîner une seconde phrase après en avoir achevé une première de plus de quatre mots, la « montre intelligente » de Charles émet une série de petits *bip*. Il se penche dessus tout en écoutant ce

que lui dit sa collègue. À peine a-t-elle terminé, qu'il reprend ses derniers mots pour noter qu'il l'a bien écoutée avant de mettre fin à la discussion :

— Viviane, je n'aurais pas mieux dit : nous allons changer le monde ! À présent, excuse-moi, j'aimerais faire une annonce avant que l'on ne rentre chez nous.

Viviane cache sa déception de son mieux tout en acquiesçant. Charles, armé de sa flûte de champagne, se dirige vers le centre de la pièce et interpelle ses collègues. Les deux conversations anémiques cessent et de nombreux visages se redressent, quittant les écrans qui les avaient happés. Charles poursuit alors :

— Chers collègues, je m'adresse à vous au nom de Jung-Hwa...

Il désigne le chef de projet.

— ... et de toute la direction. Cette modeste sauterie, vous la méritez, nous la méritons tous. Si c'est la réussite de tous les tests qui nous réunit aujourd'hui, n'oubliez pas que ce que nous célébrons va bien au-delà. En ce jour, nous célébrons l'aboutissement de neuf années de travail acharné, nous célébrons les nouvelles frontières que nous avons franchies dans la compréhension du cerveau humain, et, Viviane m'en parlait juste à l'instant, plus encore que tout le reste, nous célébrons le nouveau monde. Car, oui ! Chères consœurs et chers confrères, j'en suis convaincu : le *TransDreamer*, notre bébé, va changer le monde. Envisagez les horizons infinis d'exploration qu'il ouvre à l'humanité, et pas seulement dans le domaine des neurosciences, puisque l'on peut tout aussi bien envisager les apports qu'il peut fournir à tous les autres... Songez le bien que cela peut faire dans la lutte contre les traumas, dans le bien-être individuel, ou même dans le divertissement dès lors que l'on pourra enregistrer ses rêves pour les diffuser via les réseaux... Et je suis sûrement encore très loin de saisir toute la portée de notre création : comme je vous le disais, les horizons d'exploration sont infinis. Alors, portons un toast. À nous, d'abord, en récompense de toutes ces heures passées sur le *TransDreamer*, souvent au-delà du raisonnable ; et au nouveau monde que nous contribuons humblement à créer en le mettant à la disposition de l'humanité...

Il lève son verre.

— À nous, et au nouveau monde !

— À nous et au nouveau monde ! reprennent en chœur toutes les personnes présentes, trop contentes de ne rien avoir à faire d'autre que répéter.

Alors qu'il avale une gorgée d'alcool pétillant, Charles se surprend à prier pour que ce « nouveau monde » soit aussi beau que ce qu'il imagine...

C'est sous une pluie torrentielle qu'un jeune homme arrive à l'abri de bus, se faufilant entre les personnes déjà présentes. Essoufflé, il rabat sa capuche en arrière sans tenir compte des grognements de sa voisine lorsque des gouttelettes tombent sur son écran et, avant même qu'il n'ait le temps de dégainer son smartphone pour vérifier ses dernières notifications, son attention est captée par l'écran publicitaire aux couleurs chatoyantes et aux accroches bondissantes.

*Vous avez toujours rêvé de connaître les rêves de votre conjoint ?*

*Ou de découvrir les chemins merveilleux que vous empruntez durant la nuit ?*

*Alors TransDreamer est fait pour vous !*

*TRANSDREAMER, l'afficheur de rêves.*

*Profitez de l'offre de lancement à -50 % !*

*Rendez-vous sur [transdreamer.shop](#) et précommandez sans attendre !*

Sortant son smartphone, le jeune homme saisit l'adresse web.

Tapotant sur sa tablette pendant le repas familial devant la télévision, l'adolescente sélectionne la dernière vidéo de sa vidéaste beauté préférée. Mais une publicité « non-skippable » se charge et une femme sur-maquillée prend la parole :

*Être belle est le rêve de toutes les femmes...*

*Et que diriez-vous de révéler votre beauté intérieure ?*

*Avec TransDreamer, épatez vos amies en leur dévoilant toute la richesse qui est en vous !*

*TRANSDREAMER, l'afficheur de rêves.*

*Profitez de l'offre à -50 % réservée aux moins de 18 ans !*

*Rendez-vous sur [transdreamer.shop](#) et commandez sans attendre !*

— Maman ! Je sais ce que je veux pour mon anniversaire ! Et en plus, c'est en promotion !

Entrant sous la douche avant que les enfants ne se réveillent, la mère célibataire profite de quelques instants de détente avec la radio en fond sonore, quand son attention est attirée par une voix masculine suave...

*Vous recherchez l'âme sœur ?*

*Et si à présent, vous pouviez vraiment offrir votre cœur ?*

*Séduisez la personne de vos rêves en les lui montrant...*

*TRANSDREAMER, l'afficheur de rêves.*

*Profitez de l'offre célibataire à -50 % !*

*Rendez-vous sur transdreamer.shop et commandez sans attendre !*

Remettant à plus tard son shampooing, elle sort prestement de sa douche et profite des minutes ainsi gagnées pour passer commande via son réfrigérateur connecté.

# Chapitre 2

Hannef & Michele Essi

## Mo-Ka

*Nous y sommes. Le jour J. Nous avons enfin réussi à mettre en place notre voyage à la RACE (Réserve animalière de conservation des espèces). Mo est à côté de moi. Nous regardons les autres élèves monter dans le Bubblebus et prendre place sur leur siège connecté, imperturbables, les uns derrières les autres, automates vivants répondant à des ordres sans jamais les discuter. Leurs lunettes connectées bien vissées sur le bout du nez, ils ne se regardent pas, ne se parlent pas, attendent que leur siège leur serve la boisson qui leur correspond le mieux.*

Je me retourne sur mes camarades dans le Bubblebus, je me dis que c'est pas gagné ! Ils sont tous là, en rang d'oignons, chacun assis bien sagement dans son fauteuil confortable. À mon avis, ils pourraient être assis sur une planche, ça ne changerait pas grand-chose. Tant qu'ils portent leur foutues lunettes connectées sur le nez ! J'ai besoin du regard de Ka sur ce coup-là. Je me retourne en esquissant un sourire mais Ka non plus ne me capte pas, à fond dans ses pensées. Il y a de quoi rester pensif.

*Mo et moi sommes debout à côté de la cabine de pilotage les observant tous dans leur solitude. Un doute s'insinue en moi. Je regarde Mo sourire, une confiance au bord des lèvres, pas de doute derrière son sourire. Alors je me laisse aller et me dis qu'on a au moins réussi à être tous réunis pour ce voyage.*

Quand nous sommes tous montés dans le BB ce matin, Ka et moi n'avions aucun doute. Nous avons reçu chacun des élèves de la classe avec un petit mot, une petite attention particulière. Rien, pas de réaction. Ils étaient tous en communication avec quelqu'un à l'autre bout de la planète, en train de regarder un film, un clip vidéo ou que sais-je encore ? Tous ailleurs. Je ne sais même pas s'ils sont conscients d'être montés dans le BB. J'avais préparé une playlist de sons en tête des ventes à écouter tous ensemble. J'ai lancé le MP12. Deux d'entre eux ont levé la tête. C'était pour mieux régler la connexion de leurs lunettes. Ka et moi avons échangé un regard. Ka m'a fait un petit clin

d'œil. C'est bien de rester confiant. Si on n'y croit pas un peu, pourquoi monter un tel PIFE ?

*Il faut dire que ça n'a pas été facile d'organiser ce voyage. Notre projet est un peu particulier. Déjà nous sommes deux. Jusque-là, les Projets Individuels de Fin d'Etudes, plus couramment appelés PIFE dans notre école, n'ont jamais dérogé à la règle. Faire un projet seul. Nous, nous sommes deux, deux cas à part, deux élèves sans lunettes. Et c'est ça qui nous rapproche. Au premier regard que nous avons échangé, nous avons senti un lien se tisser, déjà c'était un signe entre Mo et moi. Moi je m'appelle Ka.*

Je ne sais plus qui, de nous deux, a eu l'idée. Par contre, elle nous a semblé d'emblée lumineuse. Organiser une sortie scolaire pour favoriser le rapprochement entre nos camarades de classe et les sortir de leur isolement numérique. C'est mon père, inadapté social s'il en est, qui m'a appris que la RACE organisait des journées portes ouvertes. Mon père se sent comme un extra-terrestre sur notre planète. Il ne comprend pas l'attachement de tous au confort numérique. Si ça ne tenait qu'à lui, on se déplacerait pour faire nos courses dans des endroits dédiés à cette activité (il paraît que ça s'est appelé des « magasins ») et il y aurait un chauffeur pour conduire le Bubblebus. Quelle perte de temps ! Je comprends quand il me parle de la déshumanisation de notre société hypra connectée où chacun est autonome pour tout et n'a besoin de personne pour se débrouiller, sauf de machines. Ça n'est pas pour rien que j'ai choisi de collaborer avec Ka pour monter un PIFE, projet individuel par excellence !

*Je me rappelle de notre premier regard. On faisait tous la queue pour aller à la cantine. J'attendais de passer devant le portique connecté à ma smartwatch qui allait gentiment décider pour moi de ce qui serait la meilleure alimentation pour mon métabolisme ce midi.*

*Du reste, le fonctionnement de la cantine connectée a été mis en place par un ancien élève dans le cadre de son PIFE. La direction de l'école a tout de suite sauté sur cette idée. Un système qui permet à chaque élève de manger selon ses besoins. Directement relié à la smartwatch de chacun, l'ordinateur central est capable de calculer combien nous avons besoin de vitamines, d'apport en oligo-éléments... Je n'avais donc rien d'autre à faire en attendant mon tour que de regarder autour de moi le groupe d'élèves dans la queue, tous avec leurs lunettes connectées, en train de visionner je ne sais quoi. Ça m'énerve de ne pas savoir où ils sont, ce qu'ils regardent,*

*avec qui ils sont en train de discuter. Est-ce que c'est de la jalousie parce que moi je n'ai pas de lunettes ? En tout cas, je ne me sens pas comme eux. Eux, ils ne me regardent pas. Ils n'ont pas besoin de ma présence. Mon regard s'est arrêté sur la seule personne qui n'avait pas de lunettes non plus. Mo. Nos regards ont donc pu se croiser et ça m'a fait chaud au cœur ces deux yeux amicaux qui me scrutaient avec curiosité.*

Pour en revenir à la RACE, le parc des animaux, ils ont décidé d'ouvrir au public une semaine par an pour reconnecter les humains à la nature. Ka et moi avons vite compris que cette activité pourrait reconnecter les humains entre eux. Et c'est notre pari pour nos camarades de classe. Quand je les observe dans le BB, c'est pas gagné !

*J'ai appris plus tard par Mo pourquoi il n'avait pas de lunettes. Apparemment, un choix idéologique de son père. Moi, y a pas d'idéologie dans mon histoire. Je sais pas si les rebuts ont le temps et l'argent pour avoir des idéaux. Je suis donc d'une famille de rebuts, ces gens laissés pour compte juste capables et bons à effectuer les tâches que les machines ne peuvent pas faire, les petits boulots que les connectés ne veulent pas. J'ai six frères et sœurs plus jeunes que moi. Mes parents n'ont évidemment pas les moyens de payer les études à tous leurs enfants. Ils ont dû choisir et c'est moi qui vais à l'école. C'est pas facile tous les jours car, à la différence des autres, je n'ai pas les moyens d'avoir toutes leurs technologies. Il a fallu investir dans la smartwatch, obligatoire pour suivre les cours. C'est grâce à elle qu'on peut se connecter en cours à l'IAC, l'Intelligence Artificielle Centralisée et à la tablécran, qui nous met en contact avec notre Programme d'Apprentissage Personnel Individualisé, notre PAPI préféré.*

*Je me demande même si nos regards ne se sont pas croisés pour la première fois en cours un jour où, ayant fini nos devoirs, nous n'avions rien à faire d'autre que d'observer la classe.*

*Bref, tout ça pour dire que, tous ces éléments, ça rapproche et que c'est pour ça aussi que nous avons décidé de mener notre PIFE ensemble. Il a fallu discuter ferme avec la direction pour avoir l'autorisation de travailler à deux. Mais comme ça fait partie de la particularité de l'enseignement de l'école, ils n'ont pas pu refuser. Eh oui, un projet qui se base sur le rapprochement et le partage entre élèves, ça correspondait trop à l'objectif de cette école qui prône le LSD (Lien Social Direct). Et c'est comme ça qu'on se retrouve aujourd'hui dans ce Bubblebus en route pour la RACE.*

Je décide de me lever et d'aller parler à quelques-uns pour savoir comment se passe le trajet, ce qu'ils pensent de notre initiative. Je récolte des :

- Ouais, c'est cool !
- J'ai déjà posté plein de selfies sur mon compte Instaplus et mes followers ont overliké !
- Le truc sur la route, c'est la connexion qui se coupe tout le temps. C'est pas normal que ça arrive encore aujourd'hui, on est pas en 2020 quand même !
- Et le paysage, tu l'as vu ?
- Ah là, ch'sais pas. J'ai un fond d'écran top sur mes lunettes, les couleurs changent en fonction de mes humeurs.
- Ouais, c'est vrai, ça a l'air cool...

Je regagne rapidement ma place en jetant un œil vers Ka qui essaye aussi, de son côté, d'interagir avec des élèves de la classe. Ses tentatives ne me paraissent pas plus concluantes que les miennes. Il ne me reste plus qu'à contempler le paysage, ce qui ne risque pas de me remonter le moral. C'est un défilé interrompu d'infrastructures routières complexes et enchevêtrées qui contournent ou pénètrent des concentrations de bâtiments d'habitation, ou de travail, difficile de les distinguer. Le Bubblebus glisse silencieusement au-dessus de tout ce fouillis routier. Malgré l'habitacle calme et confiné, on peut percevoir à l'extérieur la circulation grouiller, sans apparente organisation. Je remarque soudain une construction un peu différente des autres, c'est le mur d'enceinte de la RACE. Nous ralentissons.

*Mo et moi, on veut vraiment que cette journée et tout ce qu'on a organisé autour donne envie aux autres élèves de lever le nez de leur écran, les pousse à enlever leurs lunettes. Les pousse à se regarder quoi... Et c'est vrai qu'en les voyant là, tous assis bien rangés, j'ai un doute. Tiens ! Nous arrivons. Finalement, mes réflexions ont duré plus que prévu et, même sans lunettes, je n'ai pas vu le paysage défiler. J'entends Mo inviter tout le monde à descendre en formant deux groupes. C'est l'organisation qu'on a prévue. On passera la matinée sur des activités que nous avons choisies en espérant qu'elles nous rapprocheront les uns des autres ou au moins nous rapprocheront de la nature.*

Ka et moi reprenons notre rôle de guide et donnons les consignes à nos camarades.

- Nous avons une petite heure devant nous avant le déjeuner.
- Vous avez bien votre ration énergisante ?
- Oui !!!

- Donc, petit temps libre d'une heure. Ceux qui le désirent pourront suivre Ka, qui a une activité à proposer. Les autres peuvent se balader en autonomie. Le parc n'est pas grand mais bien équipé. Connectez vos lunettes, votre téléphone ou l'objet que vous voulez au réseau du parc, c'est le : #race\*
- Vous pouvez aussi suivre les indications fléchées dans le parc. Si si, il y en a ! Et demander votre chemin à quelqu'un si besoin. Ça devrait aussi marcher !
- Allez, on y va !
- Rendez-vous à l'espace pique-nique dans une heure !

*Je pars avec mon groupe d'une dizaine d'élèves pour aller traire les vaches, rendez-vous espace pique-nique dans une heure ; je récapitule tout dans ma tête, je me sens pas à l'aise avec ces dix personnes que je ne connais pas. J'ai un peu peur sans Mo. Mais bon, faut y aller...*

- Allez les gars, on y va. Suivez-moi, je vais vous faire découvrir un truc que vous n'avez jamais vu.
- Ouais, c'est ça. J'veois pas bien ce que tu peux m'apprendre, toi.
- J'veux rien t'apprendre, j'veux juste qu'on fasse un truc ensemble. Qui a déjà trait une vache ?
- Une quoi ?
- Une vache. Tu crois que ça vient d'où ce que tu bois dans ta petite canette tous les matins ? Bon, c'est vrai que d'habitude, elles sont en usine et le lait est tiré par une machine. Mais là, on va le faire à la main ensemble et on pourra ramener du vrai bon lait aux autres pour ce midi.
- Allez vas-y ! Montre-nous si tu veux. Moi, j'm'en fous je suis en train de traire une belle nana au Japon !
- Dégueulasse, t'es con toi.
- Soyez cool, jouez le jeu. Si vous pouvez enlever vos lunettes pendant une toute petite heure, vous n'allez pas en crever non plus.

*Je sens que c'est mal barré. Ils s'en foutent complètement de mes vaches et du lait. Je le sens bien. Mais l'avantage, c'est qu'ils sont dociles. Ils me suivent. On arrive à l'enclos des vaches où il y a un animateur de la RACE qui nous attend déguisé en fermier du début du siècle. Évidemment, tout le monde explose de rire. J'aurais au*

*moins réussi ça. Je demande qui veut essayer la traite avec moi et une fille se propose. Sous les yeux explosés de rire et moqueurs des autres, on attrape chacun un pis. C'est vrai que c'est gluant et vraiment dégueu mais bon, il faut bien que je montre l'exemple. On essaye de traire cette vache, la moitié du groupe n'est déjà plus avec nous. Je m'y attendais. Et merde, ça marche pas top mon truc. Surtout que la vache pas contente finit par mettre un coup de sabot à la copine qui avait eu le courage d'essayer. Et re-merde. Remarque, ils ont tous oublié leurs lunettes un quart de seconde pour bien se foutre de nous. Alors je décide de les emmener voir les girafes. Peut-être que ça va les impressionner, c'est grand une girafe. On change de coin. Ils me suivent tous toujours plongés dans la contemplation de leurs lunettes. Et me vient en tête une phrase que mon père me sort souvent quand je suis dans ma chambre tranquille « Eh ! Tu peignes la girafe ou quoi ? » et je rigole. Les autres ne me voient pas, ça tombe bien. Je finis par leur proposer d'aller peigner la girafe. Ils me regardent tous avec des yeux exorbités, oui, ils ont enlevé leurs lunettes dès que j'ai émis cette idée. Flop général. Après la surprise créée par mon annonce, je me retrouve tout seul en me dirigeant vers l'enclos du grand animal. En me retournant, je les vois tous en train de consulter leur smartwatch, sûrement pour déclencher le GPS qui les amènera au lieu de rendez-vous pour déjeuner. Ok, je finirai ma balade sans eux. Une heure après, je les retrouve tous au point de rendez-vous et je ne cache pas ma joie en retrouvant Mo.*

À peine sorti du Bubblebus, une dizaine d'élèves choisit de suivre Ka. Moi, je n'ai pas idée de ce que nous pourrions faire et je propose aux huit élèves qui restent avec moi de tester leur sens de l'orientation dans le parc. Il suffit de marcher sans but pendant une demi-heure, de regarder l'environnement et de retrouver ensuite l'aire de pique-nique en suivant uniquement la signalétique non connectée. Oui, oui, ça existe encore. Comme un seul homme, les huit s'engagent dans une allée qui semble mener à la zone des félins, d'après une petite pancarte imagée.

- Quel bon choix ! leur dis-je. Vous savez ce qu'on appelle des félins ?
- Hé Mo ! Nous prends pas pour des abrutis ! C'est des bêtes à poils et à quatre pattes !
- Pourquoi tu nous demandes ça ?
- Ben c'est par là qu'on va.
- Ah bon ! T'as quand même activé ta connexion ?
- Mais non, tu n'as pas vu le panneau ?

— Où ça ?

— Zé ! C'est pas toi qui vas nous conduire à l'aire de pique-nique.

Je n'avais pas imaginé que mon activité, qui n'en est pas une, serait si complexe. Et ce n'est pas l'intervention de La qui me rassure.

— C'est bon Mo, arrête de te la péter. On sait bien que t'as appris le plan de la zone par cœur avant de venir.

— Pourquoi j'aurais fait ça ?

Devant le regard obscur que me renvoient les lunettes connectées de mes camarades, j'abandonne.

— Ok, on y va, on verra bien où.

Nous arrivons rapidement dans la zone des félins. Un petit chat en liberté vient se frotter contre ma cheville. Je n'en avais jamais vu autrement qu'en vidéo. Une émotion intense me monte à la gorge, j'ai tellement envie de le porter et de le garder dans mes bras. Je m'arrête pour savourer l'instant et constate que mes camarades poursuivent leur chemin, aveugles et sourds aux manigances de la petite bête qui manque de me faire chuter. Ils restent tellement absorbés par les images que leur renvoient leurs lunettes connectées et autres smartwatches qu'ils ne se rendent même pas compte qu'ils sont arrivés dans l'enclos des lions ! Heureusement pour eux que les bêtes sauvages de la réserve sont équipées d'une puce programmée à les maintenir à distance des humains et à annihiler toute agressivité de leur part. Sinon, je ne donne pas cher de la peau de mes camarades ! Je les appelle :

— Oh ! Vous avez vu que vous êtes avec les lions ?

— Ouais, ouais.

J'en pleurerais. J'ai une pensée pour mon père qui a été un grand soutien dans notre projet. Il veut croire que l'humain n'est pas mort et pour lui, toute expérience tendant à le prouver est bonne ! Le pauvre. Je crains tellement un nouvel épisode dépressif qui le pousserait, une fois encore, à s'isoler dans une maison de repos pour tenter de retrouver une raison de vivre. Si cela devait encore arriver, je pense que je demanderais à Ka de m'héberger. Ça serait compliqué pour lui et sa famille. Ils sont si pauvres et si nombreux. Mais avec un cœur gros comme ça. Mes pensées m'entraînent tellement loin que je me retrouve, sans m'en rendre compte, avec le chat dans les bras. Vite, même si son ronron me fait un bien fou, je le relâche. Il est interdit d'entrer en contact avec les animaux, pour les préserver des humains. Je me ressaisis et cherche

mon groupe du regard. Je les retrouve assis sur des bancs entre la section des lions et celle des tigres. Les animaux les regardent avec grand intérêt. Leurs yeux d'or me fascinent. Je resterais des heures à les contempler. Ce n'est pas le cas de tout le monde. Mes camarades leur tournent le dos, uniquement préoccupés de capter la meilleure connexion pour rester en contact avec le reste de la Terre. Seule La semble remarquer les bêtes. Elle les scrute avec intérêt et leur tourne brutalement le dos, téléphone à bout de bras pour le selfie du siècle. Elle cherchait juste le meilleur angle de vue. Ma smartwatch me rappelle qu'il est temps de trouver l'aire de pique-nique. Je ne demande même pas aux autres de la chercher. Je prends l'initiative de nous y conduire. Mon petit troupeau me suit, sans aucun intérêt pour les zones que nous traversons, les canidés et les reptiliens.

*Ils sont tous là, déjà affalés, toujours seuls même si de loin, ça ressemble à un groupe avec Mo au milieu. Chacun caché derrière ses lunettes, sauf Mo qui observe je ne sais quoi dans un arbre. Je m'approche, ça nous fait du bien de nous retrouver et nous nous lâchons pour nous raconter notre matinée. Conclusion-Bof des deux côtés. Je fais un rapide résumé de mon flop avec la traite de la vache.*

— Le seul moment positif, et finalement c'est pas si mal, c'est quand ils ont ri au moment où la vache a rué dans Syo. Et toi ?

À son tour, Mo me résume sa matinée et son idée de test d'orientation. Apparemment, c'était pas terrible non plus. J'avoue que le moment où son groupe s'est retrouvé dans l'enclos des lions sans s'en rendre compte m'a fait bien rire.

— Te marre pas, Ka ! On passe pour des cakes quand même, non ?

— Les cakes, je sais pas si c'est nous. T'aurais pu les laisser se démerder avec les lions et on aurait vu c'était qui les cons. Et pis, on a passé un bon moment, nous. Toi, ton chat, tu l'oublieras pas, et moi, ma vache non plus, alors...

— T'es optimiste Ka, c'est peut-être pour ça que j't'aime bien. Allez viens, l'animateur nous attend.

— OH ! Les gars, vous avez fini votre repas ?

Il faut gueuler pour qu'ils nous entendent, les oreilles coincées entre leurs écouteurs sans fil.

— On y va. Y a l'animateur de la RACE qui nous attend pour le spectacle. Il paraît que ce sont des numéros de cirque avec les animaux. Cool, non ?

*Un grand OUAIS collectif se fait entendre. Mo lance sur un ton plein d'enthousiasme qui me paraît un peu forcé un « OK ! On y va alors ! », qui réussit quand même à faire bouger le « troupeau », comme dit Mo. Arrivés au chapiteau, l'animateur est là, sourire scotché sur sa face hilare. Lui aussi, il a l'air d'y croire encore un peu.*

- Bienvenue à vous tous. Je suis ravi de pouvoir vous accueillir aujourd'hui. Il est rare d'ouvrir nos portes au public. Tranquillité des animaux oblige, nous préférons leur éviter le plus possible le contact avec les humains. Mais aujourd'hui, exceptionnellement, pour vous, je vais vous présenter un numéro de dressage de félins pour vous montrer les rapports intimes qui ont pu exister entre eux et les hommes. Et dans le même genre, je vous proposerai d'admirer la parade des pachydermes...
- Il nous parle de quoi l'autre avec ses pachydermes ! l'interrompt un élève qui au moins suit ce qui se dit.
- C'est très bien que tu m'interrompes. Je crois que si vous vous déconnectiez de tous vos appareils, vous comprendriez mieux ce que je veux vous montrer. Vous allez donc rentrer les uns après les autres, déconnecter vos appareils dès l'entrée du chapiteau et ensuite prendre place dans les gradins. Sans vos lunettes, vous apprécierez mieux le spectacle. De plus, les animaux sont très perturbés par les ondes que vous émettez. Ils pourraient devenir dangereux et vous attaquer. Et là, toutes vos technologies ne pourraient pas vous protéger. À moins que vous ayez envie de finir dans la gueule du lion.

*Je regarde Mo en rigolant, je repense à ses aventures du matin.*

- Alors, prêts ?

*Un tout petit ouais tout mou, pas très convaincu, lui fait écho. On a quand même réussi à les faire rentrer déconnectés. Le spectacle ne dure pas longtemps. Nous connaissons tous, enfin Mo, l'animateur et moi, la limite de concentration des élèves sans leur foutue connexion. Le spectacle me subjugue pendant tout le numéro. Je n'ai jamais vu de vrais lions, ni de tigres, et encore moins des lions et des tigres qui répondent sans rechigner aux ordres du dresseur. Leur démarche chaloupée et gracieuse, leur grande gueule qui pourrait nous enfourner d'un seul claquement et tout cela avec un sentiment de connivence avec le dresseur. L'épaule de Mo est collée à la mienne, une chaleur intense m'enveloppe. Je n'oublierai jamais cet instant magique. Et puis les éléphants qui, d'un seul geste gracieux, réussissent à s'asseoir sur un*

*tabouret si petit que j'hésiterais moi-même à y monter de peur qu'il se casse. Leur barrissement me fait encore frémir. Et tout à coup le noir se fait.*

Soudain, une musique très enlevée retentit et nous fait tous sursauter, sauf ceux qui depuis le début du spectacle ont gardé leur casque multifonction vissé sur les oreilles. La musique tonitruante débordant de trompettes, roulements de tambour et autres cymbales accompagne le générique d'un film type hologramme projeté au cœur de la piste de telle sorte que tout un chacun ait la meilleure vue sur l'action qui s'y déroule. Ça commence par un grand espace vide, très vert, avec des protubérances dans le fond. J'ai déjà vu ça dans un vieux film que mon père avait regardé avec moi il y a quelques années, projection à l'époque accompagnée de moultes explications. Je sais que ce que je vois est un paysage de montagne, ce que me confirme de fait la voix off qui a remplacé la musique. Puis, on entend, comme atténués par une distance, des sons carillonnants qui se rapprochent en même temps qu'une masse mouvante. C'est le bruit des cloches d'un troupeau de chèvres qui avance dans notre direction. Leur course désordonnée, le son clair des cloches, le paysage grandiose qui s'offre à moi emplissent mon être. Le film zoome sur un petit qui trébuche sans arrêt à vouloir à tout prix passer la tête sous le ventre d'un animal adulte. Je comprends que c'est sa mère et que le maladroit veut téter. Je me rends compte alors que je souris et que mes yeux sont noyés de larmes. Ce tableau idyllique a définitivement disparu de nos vies. Je regarde mes compagnons qui me semblent très bien vivre la projection. Mon voisin de gauche est en grande conversation avec un assistant personnel pour tenter de comprendre ce qu'il est en train de visionner. Et La, à ma droite, tourne le dos à la piste et au film pour se filmer elle-même et s'incruster dans l'histoire. Tout ceci m'écoûre, je préfère sortir. Je patiente quelques minutes à l'extérieur du chapiteau. Cette solitude me fait du bien. Je savais que la tâche serait ardue mais je ne m'attendais pas à une telle déception. Quoi qu'on leur propose, les élèves de notre classe ne dérogent jamais à leurs habitudes connectées. Ils n'avaient jamais vu d'animaux jusqu'à ce jour, ils n'ont aucune idée de ce que l'on appelle la nature mais ils s'en foutent totalement. Heureusement que Ka est là, je sens que nous allons encore avoir besoin de nous épauler pour finir cette journée qui pourtant nous tenait tant à cœur. J'en suis là dans mes réflexions quand j'entends le brouhaha tout relatif qui accompagne la sortie du public du chapiteau.

*J'ai du mal à sortir de l'état hypnotique dans lequel m'ont laissé le spectacle et le film, j'ai du mal à me reconnecter avec la réalité. Se connecter à la réalité, c'est peut-être ça finalement le but de notre projet. J'espère que je ne suis pas la seule personne à ressentir cela. Je me demande, si un autre élève ressentait la même chose, est-ce qu'il oserait le dire ?*

Ka se dirige vers moi, les yeux aussi brillants que doivent être les miens. Quant à nos dociles camarades de classe, je doute qu'ils aient encore des yeux.

*Nous avons un bon quart d'heure devant nous avant de rejoindre le Bubblebus. Nous proposons au groupe un temps libre et leur donnons rendez-vous devant le bus. Personne ne bouge. Ils restent là, assis, et se dépêchent de se reconnecter histoire de voir s'ils n'auraient pas loupé le scoop du siècle pendant le spectacle. Évidemment, Mo et moi nous asseyons ensemble sur le même banc. Entre nous le silence s'installe, le spectacle est toujours en nous. Moi, j'observe le groupe distraitemen, je suis une mouche qui n'arrête pas de me tourner autour sans oser se poser sur mon bras. Mon regard s'attarde sur un arbre immense et rejoint le groupe. Quelque chose a attiré mon attention. J'ai cru voir deux élèves se donner un coup de coude pour s'interroger. C'est pas possible ! J'ai dû rêver cette interaction. Je les observe et vois l'un d'eux susurrer à l'oreille de l'autre en lui montrant du doigt quelque chose au loin. Je suis ce doigt et découvre une silhouette de femme, maigre, pâle, l'air complètement paumé et en train de chercher autour d'elle. Très rapidement, tout s'emballe. Je comprends maintenant ce qu'elle cherche. Un petit singe tout roux vient de lui voler son portable et s'envole avec vers une branche. J'entends des rires à côté de moi. Des élèves se moquent de la femme. C'est vrai qu'elle a l'air un peu folle. La femme se retourne vers nous et a l'air très surprise de tomber sur un groupe de jeunes. Elle a l'air encore plus perdue en suivant du regard le singe qui continue à s'envoler le portable en main. Je crois rêver. Tout le monde explose de rire. Je crois que le singe s'est pris le tronc d'un arbre en s'enfuyant. C'est marrant comme le malheur des autres a toujours fait rire. Ça me fait vraiment bizarre de voir le groupe d'élèves s'agiter tel un seul homme au vu de ce spectacle. Trois autres se lèvent carrément pour assister à la scène de plus près. Je vois un autre singe s'approcher du premier, qui lui lance le portable. Dans ce tohu-bohu un des élèves se cogne à un autre. Autre fou rire collectif. Malheureusement, le téléphone tombe dans l'enclos des pachydermes. La femme affolée court, des élèves se poussent à son passage. Vont-ils l'aider ? Pas le temps, le portable se fait lamentablement écraser par une patte d'éléphant et la femme reste inerte devant l'appareil écrasé. Est-ce le sien ? Quel délire ! Je regarde Mo qui reste bouche bée tout*

*comme moi. On ne sait pas encore si c'est l'anecdote du portable ou la réaction des élèves qui nous scotche. Au loin, je crois entendre la sirène du Bubblebus. Je regarde ma smartwatch, le quart d'heure est passé. Il est temps de rejoindre le parking. Avec un peu de mal, on arrive tous à se réunir et Mo et moi on fait monter tout le monde dans le bus après être passé par le sas de décontamination. Il ne manquerait plus qu'on ramène des maladies en ville.*

Nous devons attendre le Bubblebus pendant un petit quart d'heure que nous pourrons occuper avec une dernière balade, à condition de ne pas trop s'éloigner. Mise en garde bien inutile. Les élèves se sont tous posés, assis ou debout, à la sortie du chapiteau pour alimenter leur compte, échanger des posts et des likes. Ils ne se rendent même pas compte qu'ils sont pratiquement dans l'enclos des singes, qui les observent avec curiosité. Je me demande, pure rhétorique, laquelle des deux espèces est en captivité. Je crois que ces singes sont des babouins, réputés pour être de grands voleurs, d'après une expérience que mon père avait vécue quand il était enfant, lors de vacances en Afrique du Sud. À l'époque, on allait dans ce pays pour y voir d'un peu près des animaux sauvages en liberté. C'est à peine croyable. Mon père m'a raconté comment il fallait se méfier de ces filous, capables de voler votre sandwich au moment où vous le sortiez de votre sac. Avec leur puce intégrée, je ne sais pas si ces babouins pourraient encore jouer des tours pendables. J'en suis là dans mes réflexions quand je remarque une femme à l'air fébrile, presque hagard. Elle me donne l'impression de se trouver là par erreur et semble gênée, au bord de la panique à cause de la présence des adolescents qui l'entourent. Sa petite corpulence ne l'aide pas à gagner en assurance. Dans sa tentative de passer inaperçue, elle se rapproche de plus en plus des singes et là, j'assiste à une scène purement incroyable. Un babouin vient de délester la femme de son téléphone qui se trouvait dans la poche arrière de son blouson. Bien sûr, elle a tout de suite senti la perte mais sans en identifier le fautif. Elle s'est directement tâté le dos, a tourné plusieurs fois sur elle-même en regardant par terre dans l'espoir de retrouver son bien et a fini par regarder ses voisins directs avec suspicion. Pendant ce temps, le primate décide de lancer le téléphone à un comparse. Il esquisse un grand geste pour prendre son élan, si grand que sa patte vient gifler la joue d'un élève, concentré sur sa conversation avec sa smartwatch. De surprise, et pour tenter de sauver ses lunettes connectées, l'élève s'agitte et bouscule le camarade juste à côté de lui.

Ces mouvements provoquent une animation telle que tout un chacun la perçoit. Et ceux qui seraient encore enfermés dans leurs réseaux sont rappelés à l'ordre par le camarade le plus proche à grand renfort de coups de coude et tapes sur l'épaule. Nous sommes tous témoins et acteurs d'une scène que nous n'aurions jamais imaginé vivre un jour. C'est à celui qui fera le commentaire le plus drôle ou qui rira le plus fort. Car ça n'est pas fini. Notre babouin voleur ne sachant apparemment ni tirer ni viser, a lancé le téléphone trop loin et l'a envoyé dans l'enclos des éléphants. J'ai vu un élève se précipiter pour le ramasser, retenu in extremis par une autre, heureusement. Le pachyderme, rendu curieux par tant d'agitation, s'en approche rapidement, sans même remarquer le téléphone. Je pense que nous entendons tous le « crac » que produit l'appareil en se brisant sous la patte de l'éléphant. C'est un éclat de rire général. Mes yeux reviennent alors vers la femme, plus perdue que jamais. Elle a couru dans tous les sens mais n'a apparemment rien compris à ce qui vient de se passer et je vois à ses yeux qui cherchent dans toutes les directions qu'elle se demande toujours où est son téléphone. Elle finit par l'apercevoir sur le sol, dans l'enclos des éléphants, tout écrabouillé ! D'où je suis, je peux lire son désarroi sur son visage défait. Je m'approche pour au moins lui expliquer ce qui s'est passé quand retentit le klaxon du Bubblebus. Tant pis, qu'elle se débrouille, Ka et moi devons ramener notre classe à la maison.

Comme un seul homme, tous les élèves se précipitent vers le parking et grimpent dans le BB pour retrouver leur siège. Nous constatons avec Ka qu'aucun d'entre eux n'a rechaussé ses lunettes et que le film que regarde La en rejoignant le BB montre seulement un éléphant, aucun gros plan sur son propre visage ! Nous montons à notre tour dans le Bubblebus, le cœur joyeux, et retrouvons nos places. Je ferme les yeux et savoure l'instant. Puis je me retourne vers mes camarades et me dis que c'est pas gagné. Tous en rang d'oignons, ils ont rechaussé leurs lunettes connectées.

**Mo et Ka échangent un regard complice et connecté.**

# Chapitre 3

Lou Pavilla

Complètement hagarde, Marie se frotte les yeux. Elle n'a même pas conscience qu'elle vacille. Sa chaussure ripe sur une bordure métallique et elle s'effondre, prise de vertiges. Sa cheville lui fait mal. Elle agite la main dans les airs, pour activer sa tech-lense, mais la lentille invisible, condensé minuscule de technologie, demeure inerte.

Sans son smartphone, le film translucide est inopérant. Si au moins elle pouvait voir le menu... les contours familiers des applications... elle a manqué le forum de ce matin, elle le sait... mais si seulement... quelqu'un...

Un courant d'air lui frôle soudain la joue, ébouriffant ses cheveux sombres. Elle sursaute, brusquement tirée de son apathie. Du coin de l'oeil, elle aperçoit un autre véhicule, immense et métallisé, qui roule à vive allure. Prise d'une peur bien légitime, elle roule de côté pour s'éloigner de la chaussée.

Sans son smartphone, elle n'existe plus pour le système. Aucun signal d'alarme n'aurait retenti dans l'habitacle et elle se serait sans doute fait percuter. Elle est un fantôme. Comme déjà morte. C'est un sentiment terrifiant. Elle a l'impression de se noyer, alors elle se force, pense à l'idée qu'elle poursuit depuis le drame. Une fois sa déclaration faite, elle aura un autre smartphone. Ce ne sera pas le sien, et il ne sera probablement pas aussi performant... mais qu'importe. Elle en aura un. Il lui en *faut* un.

Tremblante, elle se redresse, tandis que le flot ininterrompu de piétons l'évite à peine, et passe une main nerveuse sur ses vêtements. Par chance, elle est indemne, et sa smartwatch est intacte. Victime d'un soudain accès de fébrilité, elle porte la main à son oreille. Sous la pulpe de ses doigts, elle devine les contours discrets de son oreillette, dont le design épouse parfaitement la forme et la couleur de sa peau. Elle a toujours son assistant. Elle parvient à pousser une expiration tremblante, mais l'angoisse la saisit de nouveau, enserrant sa gorge comme pour l'étouffer.

— IA ? appelle-t-elle en se massant la cheville. IA ?

Mais aucune voix synthétique ne lui répond. Elle aurait pu lui demander de lancer une analyse des périphériques...

Sa main s'agit mécaniquement tandis qu'elle marche, cherchant à invoquer la lueur grise, rassurante, de son bureau d'accueil. Toujours choquée, avançant presque à l'instinct comme elle suivrait une lumière dans le noir, Marie tente de comprendre. Elle avait son smartphone dans la main... et puis... et puis... un bruit ? Un rire peut-être ? Ou non... un cri ! Un cri l'a fait sursauter ! Elle a vu ces gens, ils n'étaient pas beaucoup plus jeunes qu'elle... elle a vu son smartphone, elle a vu les adolescents... et puis plus rien. Son smartphone ne fonctionnait plus, et puis il a... éclaté en morceaux ? Ou explosé ? Elle ne sait pas trop... est-ce qu'elle l'a fait tomber ? Non. Ou peut-être que si. Pourquoi a-t-elle levé les yeux ? Ce n'était pas une réaction machinale... elle a *levé* les yeux. Elle a regardé d'autres personnes... comme si elle était folle. Elle a vu les logos de leur école. Elle les a envités. Elle n'a jamais pu en porter.

Elle n'a plus son smartphone, c'est tout ce qu'elle sait. Et il lui en faut un. Immédiatement. Elle a besoin d'IA, de ses réseaux sociaux... Elle étouffe sans eux. Elle mâchonne une mèche de ses cheveux, tandis que sa main ondule dans le vide.

Une épaule la heurte au beau milieu du dos, elle titube, se rattrape à un mur. Sa cheville la picote, mais elle ne peut aller dans un office de réparation tout de suite. Il lui faut un smartphone.

Marie repart, et emprunte la première rue sur sa gauche. Là ! L'enseigne brille ! Le centre d'aide des gardiens ! Elle est sauvée.

Elle laisse échapper une larme de soulagement et s'engouffre dans l'office, si vite que les portes automatiques n'ont pas le temps de s'ouvrir totalement qu'elle est déjà en train de passer le scan de sécurité. Elle suit les flèches lumineuses qui clignotent sous le revêtement immaculé des murs et arrive enfin dans une vaste salle circulaire.

Elle respire un peu mieux maintenant. Elle aura un smartphone de rechange sous peu, elle n'a plus aucune raison d'angoisser. Elle rejette ses cheveux bruns en arrière, essuie ses joues et marche jusqu'au comptoir. Les officiers en service ne la regardent même pas, absorbés comme ils le sont par leur réseaux informatiques.

Marie pose la main sur le comptoir tactile, et aussitôt, une voix synthétique résonne à l'intérieur de son oreille. Impossible de dire si elle a été programmée

pour ressembler à celle d'un homme ou d'une femme. Elle paraît tellement froide, impersonnelle par rapport à celle d'IA, si chaude et envoûtante.

— Bonjour, Civis. Conformément au code des gardiens de l'ordre, un formulaire va vous être proposé. Veillez à remplir la majorité des champs afin de préciser la prise en charge dont vous avez besoin.

La voix s'éteint, et plusieurs menus s'affichent autour de ses doigts écartés. Marie coche les options qui la concernent, tape rapidement sur le clavier virtuel ses numéros d'identification.

— Votre dossier vient d'être créé. Patientez, un agent va venir vous aider.

Marie recule d'un pas et entreprend de se ronger les ongles. Ses dents mordillent les peaux mortes tandis qu'elle se balance d'un pied sur l'autre.

Elle remarque alors les autres personnes qui patientent dans la salle. La plupart agitent leurs pouces au dessus de leur écran, convoquent leur assistant d'un claquement de doigts ou d'un mouvement du poignet. Au fond de la salle d'attente, Marie devine un couple. Ils sont assis tout près, l'un contre l'autre. Leurs peaux se touchent. Dans ces vieux films des années vingt, ce couple n'aurait probablement pas eu cette attitude. Ils se seraient tenu la main... embrassés... Marie n'a jamais tenu la main de qui que ce soit...

Ils ont tous l'air absent dans cette salle... sauf un homme, renfoncé dans son siège. Son regard acéré examine l'assistance, comme animé par la folie, au lieu d'absorber un flot d'informations numériques.

— Quelle impolitesse, murmure Marie.

Elle se retourne vers le comptoir. Les officiers n'ont pas bougé. Assis dans leurs fauteuils ergonomiques, les yeux dans le vague, ils n'ont pas l'air de se préoccuper de la jeune femme.

Marie jette un coup d'œil à la salle d'attente. Ils sont nombreux... mais elle ne peut pas attendre. Elle ne peut pas passer *après* eux tous. Le décret sur la détresse technologique stipule qu'en cas de dégradation, de perte ou de vol, l'article technologique, que ce soit un smartphone, une smartwatch ou une tech-lense doit être immédiatement remplacé. Et pourtant... malgré son formulaire... personne ne vient.

La gorge nouée par l'urgence, elle serre le poing et toque sur le présentoir. L'écho métallique résonne dans la pièce aseptisée, mais aucune réaction. Des larmes lui montent aux yeux. Elle sent sa tech-lense lui rentrer dans la paupière, perturbée par l'afflux aqueux. Machinalement, elle la retire, la glisse

dans un minuscule étui et s'essuie les joues. Son attitude commence à attirer l'attention, alors elle s'efforce de se discipliner. Elle prend une profonde inspiration et effleure à nouveau la surface intelligente.

— Bonjour, mademoiselle Marie , fait la voix informatique. Votre dossier est en cours de traitement, un agent va venir. Si vous souhaitez soumettre une autre requête, veuillez remplir l'onglet "demande de formulaire".

— Un agent va venir, marmonne Marie. D'accord. Mais quand ?

Aucun des officiers ne réagit, comme s'ils ne l'avaient pas entendue. C'est probablement le cas, d'ailleurs. Elle aperçoit dans un reflet la retransmission d'un concert que visionne l'un des gardiens de l'ordre.

L'estomac de Marie se noue de nouveau. Son cœur s'affole. Elle a besoin de son smartphone. Maintenant. Elle en a des frissons. Elle veut avaler sa salive, mais sa gorge est trop serrée. Elle tire sur son col, mais elle a toujours l'impression d'étouffer.

— Excusez-moi, lance la jeune femme en toquant de nouveau sur le présentoir. S'il vous plaît ?

Il n'y a que le silence pour lui répondre. Elle guette un signe, une réaction, mais toujours rien. Sa jambe tressaute sur le sol. Ses mains quittent sa gorge, se mettent à gratter frénétiquement son buste. Marie croise son reflet. Les yeux écarquillés, les doigts recourbés comme des serres... on dirait qu'elle veut arracher ses vêtements, sa peau... ses mains rampent, pareilles à des araignées, et agrippent de pleines poignées de cheveux sombres. Elle ne sent pas la douleur. Juste la nervosité.

— Ex... excusez-moi ? tente-t-elle de nouveau.

Mais sa voix s'est faite grondement. Elle s'arrache les cheveux, du sang colore ses ongles.

— Pourquoi m'ignorez-vous ?

Elle prend leur indifférence avec la même violence qu'une gifle. Et elle ne peut plus se retenir. Il lui faut un smartphone. Maintenant. Maintenant.

*Maintenant !!*

Comme possédée, elle hurle et passe par-dessus le comptoir, envoyant valser les arrangements du bureau encastré derrière et se ruant vers les officiers. Les mains tendues, elle tente d'attraper l'un de leur smartphone mais se heurte à des bulles invisibles de protection. Elle a beau taper contre les

paroît, ils ne la remarquent même pas. Son angoisse et sa colère s'en trouvent redoublées.

— Un smartphone ! mugit-elle en tirant sur ses cheveux. Donnez-moi... donnez-m'en un !

Elle se cogne contre les meubles, bavant comme un animal enragé. Elle ne peut plus se voir, mais, ramassée sur elle-même, les dents découvertes, elle fait figure de bête sauvage. Elle erre entre les bureaux, jette au loin les tiroirs vides dans une manifestation évidente de frustration. Pourquoi n'y a-t-il pas de smartphone ? Il lui en faut un !

Elle erre, courant dans tous les sens en hurlant, et finit par se dire qu'il doit y avoir, quelque part, une salle de stockage.

Il lui faut un smartphone. Tout de suite !

— Où sont-ils ?! halète la jeune femme. Dites-moi... dites-moi où ils sont !

Mais personne ne lui répond. Elle tape contre les murs, s'écorche sur les serrures. Son agitation lui vaut plusieurs coups d'œil de la part de l'assistance. Certains lèvent même leur smartphone pour la filmer. Folle de rage, Marie fait demi-tour. Ils ont des smartphones, *eux*. Elle n'a qu'à les leur prendre !

Glissant sur le carrelage, elle bouscule l'un des postes d'urgence. Une lumière rouge se met à clignoter. Une sirène crie. Cette fois, les officiers sont bien forcés de la remarquer. Mais c'est déjà trop tard. Leste comme un chat, elle se faufile entre les bras qui se tendent pour l'attraper et escalade à nouveau le comptoir derrière lequel la foule se masse.

Telle une furie, Marie fond sur le jeune homme le plus proche et le plaque au sol.

— Donne-le-moi ! exige-t-elle en tentant de lui arracher son smartphone. Donne-le-moi !! Ses ongles, bien que courts, erraflent le visage de sa malheureuse victime. Elle s'acharne.

Le jeune homme tend une main pour se protéger mais Marie l'attrape entre ses dents en grognant. Elle le mord, si fort que du sang dégouline sur son bras. Le pauvre garçon fond en larme, tandis qu'elle le relâche pour crier :

— Donne-le-moi !! exige-t-elle en bavant un mélange de salive et de sang. Il est à moi !!

Deux officiers l'empoignent, et la forcent à lâcher le jeune homme. Marie se tord, hystérique, donne des coups de pied à l'aveugle.

Elle hurle tandis que les gardiens la maintiennent de leur mieux. Mais la terreur décuple la force de la jeune femme. Bien que maigre, et si pâle qu'on la croirait malade, elle se cramponne à l'énergie du désespoir. Ses convulsions sont si brusques et soudaines que les officiers finissent par la lâcher. Elle tombe sur les fesses, sans ressentir une quelconque douleur, et se relève aussitôt. Dans la lutte, quelque chose lui a éclaté la lèvre. Du sang coule sur son menton. Tâche le sol si blanc. Ses vêtements.

Mais qu'importe. Elle a besoin d'un smartphone.

— Donnez-le-moi ! beugle-t-elle en fonçant vers les officiers. Donnez-le-moi ! J'y ai droit !

Les gardiens la dévisagent, comme s'ils ne comprenaient pas l'agitation qui l'anime. Puis elle remarque l'homme étrange, juste derrière les officiers. Il a quelque chose... de magnétique, qui déstabilise Marie. Pendant un bref instant, elle ne sait plus ce qu'il se passe, ce qu'elle fait.

Comme ces anciens enfants qui serraient leur peluche, Marie se palpe, cherchant son smartphone. Mais où est-il ? Pourquoi ne le trouve-t-elle pas ? Elle panique, puis se souvient. Elle ne l'a plus. Elle est ici pour en avoir un autre. Les flashes des smartphones l'éblouissent.

Elle éclate soudain en sanglots, se sentant terriblement incomprise, et se recroqueville sur elle-même. Elle entend les rires, les exclamations scandalisées des gens qui commentent son attitude. Mais personne ne vient. Personne ne lui apporte son smartphone.

— Mais pourquoi ne me le donnez-vous pas ? se lamente-t-elle. J'en ai besoin...

Aveuglée par les smartphones et les larmes, elle s'aperçoit tout de même que les gardiens la jaugent. Ils n'ont pas l'air de vouloir accéder à ses souhaits. Même eux l'ont abandonnée.

— C'est la loi, gémit Marie en essuyant ses yeux. S'il vous plaît...

Mais personne ne vient. Pourquoi ?

— Pourquoi ne m'aidez-vous pas ? Pourquoi me regardez-vous ?

Elle tente de faire un pas, et remarque alors qu'elle a perdu l'une de ses chaussures. Ses pleurs redoublent. Elle ne sait même pas pourquoi elle leur parle. Personne n'aide jamais, c'est ainsi que les choses fonctionnent. Mais elle voudrait tellement... que quelqu'un vienne. Lui prenne la main. Promette que tout ira bien.

— J'ai besoin d'aide... vous *devez* m'aider... Même IA m'aurait aidée. Et IA est une intelligence artificielle !

Elle commence à avoir mal à la tête. Les flashes lui brûlent les yeux. Ils la filment, l'observent, l'étudient, ils sont dans la même pièce qu'elle mais, derrière leurs écrans, ils pourraient tout aussi bien être à des kilomètres. D'une certaine façon, ils le sont. Et elle trouve cela insupportable. Immoral. Ne sont-ils pas humains comme elle ? Ne ressentent-ils pas la même angoisse une fois séparés de leur smartphone ?

— Arrêtez ! crie-t-elle. Pourquoi me filmez-vous ? Au lieu de m'aider ?

Dans un dernier geste de colère, elle tente de chasser les importuns, mais sa mauvaise cheville la trahit. Elle trébuche et tombe. Emplie de détresse, elle se roule en boule et couvre ses yeux avec ses mains. Elle ne veut plus rien voir, plus rien entendre. Elle veut juste un smartphone et la voix rauque d'IA dans son oreille. Le goût du sang sur sa langue lui donne envie de vomir.

— C'est la première fois que je vois quelqu'un faire une crise, s'exclame une voix jeune, enjouée.

Piquée au vif, Marie relève la tête. Qui est l'imbécile qui...

— C'est assez, mademoiselle, intervient une voix d'homme, que Marie trouve inexplicablement sensuelle.

La jeune femme se calme alors, et passe le doigt sur son oreillette.

— IA ?

— On va vous apporter un smartphone.

Marie fronce les sourcils. Ce n'est pas IA... mais l'homme dérangé qui étudiait l'assistance plus tôt. Il s'agenouille à côté d'elle et écarte les cheveux bruns qui se sont collés sur sa joue, poissés par le sang. Marie écarquille les yeux, surprise de cette grande main chaude, sèche, contre sa peau à elle. L'inconnu a un geste très surprenant, encore plus que son attention vis-à-vis d'elle. Il sort un carré de tissu de sa poche et lui tapote délicatement la bouche. Elle ne sent même pas la douleur. Partagée entre fascination et répulsion pour l'espèce de fou qui prend soin d'elle, Marie s'assoit maladroitement face à lui, l'esprit vide. Il lui faut un smartphone.

Elle contemple l'inconnu sans le voir. Que faut-il faire dans ce genre de situation ? Le comportement de l'homme est étrange, perturbant. Est-ce un criminel ? Un fou ? Mais que ferait-il ici ? Encore déboussolée, ses mains cherchant le contact familier de son smartphone, la jeune femme tente de se

souvenir des forums. Le sentiment qu'elle est censée éprouver, c'est de la reconnaissance, de la gratitude. Sauf qu'elle ne peut se départir de sa nervosité. Elle a besoin de son smartphone. C'est à peine si elle se souvient des règles de politesse.

Mais avant qu'elle puisse songer à le remercier, deux paires de mains la soulèvent. Elle se retrouve assise à un bureau, sans savoir pourquoi ni comment, en face d'un officier de l'ordre. Il ne la regarde pas, tandis qu'il déballe un paquetage familial, et sa voix est monotone, à peine plus humaine que celle de l'assistant d'accueil :

— Conformément au décret sur la détresse technologique, voici un nouveau smartphone.

Elle rafle le smartphone dans les mains tendues du gardien et le serre contre sa poitrine. Il lui semble bien qu'un poids vient de s'envoler de ses épaules. Elle s'autorise à respirer plus librement, la tension de ses nerfs se relâchant d'un seul coup.

Elle pousse un soupir béat. Tout va bien. Elle a un smartphone.

— En dédommagement de notre... bavure, votre nouveau modèle sera offert et disponible sous peu. Pour le moment, votre modèle de rechange a été activé. Vous ne serez pas poursuivie pour ce qu'il s'est passé dans la salle d'attente.

Marie passe son pouce sur l'écran qui s'allume aussitôt. Elle récupère sa sauvegarde en ligne et effectue un rapide paramétrage.

— Veuillez apposer votre pouce au bas du formulaire, mademoiselle.

Marie obtempère sans y penser, ses yeux parcourant déjà les nombreux fils d'actualité. Quelques *hashtags* parlent même de sa petite crise. Des politiques s'emparent de l'affaire.

— IA ?

— *Oui, Marie ? Qu'est-ce que je peux faire pour toi ?*

La jeune femme se penche, pour mieux entendre la voix désincarnée. Les accents rauques, chaleureux, de la voix informatisée achèvent son retour au calme.

— Commande-moi un taxi, je veux rentrer.

— *Dois-je l'envoyer à tes coordonnées ?*

— S'il te plaît.

Elle entend un bourdonnement distant.

— C'est fait, il devrait être là d'ici quelques instants.

— Merci IA.

— Tout le plaisir est pour moi.

Sans plus considérer les alentours, Marie se lève, et quitte le bureau. Les yeux fixés sur son smartphone, elle étudie les tendances, sans se préoccuper des notifications. Son corps bouge par automatisme, ses pieds la ramènent à la salle d'attente. Elle a retrouvé sa chaussure, elle ne sait pas comment.

— IA ? Commande-moi à manger.

— Tes friandises habituelles ? Marie, tu sais ce qu'en pensent les réparateurs...

Marie ne relève pas tout de suite. Avec l'avènement des nouvelles technologies, les réparateurs ont ouvert boutique un peu partout. À force de faire l'analogie entre le médecin, chargé du bien-être des hommes, et les réparateurs, prenant soin des smartphones... Déjà à sa naissance, le mot "médecin" avait commencé à disparaître.

— Je t'en prie, soupire la jeune femme.

— D'accord, consent la voix dans l'oreillette. Mais pas trop. Je ne voudrais surtout pas que tu tombes malade.

Quelque chose la frôle, mais elle n'y prend pas garde, bercée par les échos de la voix numérique.

— Ainsi, mademoiselle... quelqu'un aurait dû vous aider...

Elle sursaute vivement, effrayée par cette bouche qu'elle a senti s'agiter tout près de son oreille. C'est le gentil inconnu qui l'observe avec un fin sourire. Il se tient devant elle, si près qu'elle pourrait le toucher.

Maintenant qu'elle a davantage le loisir de l'étudier, son apparence la surprend d'autant plus. Il est grand, large d'épaule et malgré ses cheveux dégarnis et ses pattes d'oies, il a un abord très séduisant. Mais quelque chose détonne. La chemise repassée, la veste qu'il porte négligemment au bras. Il est propre, soigné, et ce n'est pas normal.

*Qui ferait autant attention à ce genre de détails alors que l'on ne le remarquera jamais ?* se demande Marie, qui recommence à paniquer.

Et ce n'est pas tout. S'il lui a semblé sympathique, ce n'est plus trop le cas maintenant. L'inconnu, de son regard saisissant, l'examine des pieds à la tête, avec une précision chirurgicale. Elle se sent nue face à lui. C'est d'autant plus gênant qu'elle devine son intérêt, dansant derrière ses pupilles.

Pourquoi lui parler ? Qu'a-t-elle fait ? Elle ne s'est rendue coupable de rien... elle se ronge nerveusement les ongles, rendant à l'inconnu son regard scrutateur.

— Qui êtes-vous ? Que voulez-vous ?

Elle se sent mal. Elle n'aime pas cet inconnu. Elle n'aime pas cette situation. Elle a envie de fuir à toutes jambes. Se réfugier dans le coin d'une pièce. Demander à IA de compter de trois en trois, juste pour le réconfort d'entendre sa voix. Et cet homme l'en empêche.

— Répondez à ma question.

Cet homme est un obstacle.

— *Ton chauffeur est arrivé, Marie.*

— Appliquez donc vos propres conseils, crie la jeune femme, dans un soudain accès de fébrilité.

Son éclat de voix surprend. L'homme hausse un sourcil, mais se contente de sortir une paire de lunette qu'il juche sur son nez droit. Cette prothèse désuète déstabilise Marie. Pourquoi ne s'est-il pas fait opérer, au lieu de porter ces antiquités ?

Mais pourquoi ne regarde-t-il pas son smartphone ? Pourquoi ne passe-t-il pas son chemin ?

— Leur attitude vous a perturbée.

— Oui. C'est bien normal, non ? Personne ne m'a aidée alors que... alors que...

Elle recommence à haletter et, pour se calmer, caresse la tranche de son smartphone. Tout va bien. Elle a un smartphone. Elle est connectée. Elle a IA avec elle.

— Ils m'ont filmée, alors que j'étais... en pleine détresse. Les officiers... j'ai soumis une demande urgente et ils ne se sont pas occupés de moi. Alors que nous savons tous ce qui peut se passer...

— Je sais, mademoiselle. Et j'en suis désolé.

Marie fronce le nez. Il est... *désolé* ? Mais qui est cet énergumène ? Il a l'air si franc... comme si son état de santé le préoccupait réellement.

— Vous permettez ?

Il agite son mouchoir tâché et, comme Marie ne se dérobe pas, il achève d'essuyer le sang qui lui macule la figure. Marie se laisse aller, les larmes aux yeux. Cet homme est si... *gentil*, si *chaleureux*. Elle sent ses mains sur ses joues,

si grandes par rapport aux siennes. Il lui semble soudain qu'elle n'a jamais reçu une telle tendresse, même de la part de ses parents. Il est plus vieux qu'elle mais quelque chose dans son attitude lui donne une espèce de jeunesse intemporelle.

— Marie ? Est-ce que tout va bien ? Ton chauffeur t'attend.

L'homme semble soudain perdre en assurance, ce qui ne rassure pas Marie. Qu'est-ce qui pourrait le déstabiliser ?

— Mademoiselle, je ne me permettrais pas de vous importuner, mais laissez-moi m'expliquer. Je... je m'appelle Charles. Je travaille dans le milieu des neurosciences et... et votre réaction... votre... enfin, c'était tout bonnement merveilleux.

Marie a un mouvement de recul. Un scientifique. Ce n'était pas de la gentillesse. Il essaie simplement de se servir d'elle.

— Je... je travaille sur une machine et... j'aurais besoin de quelqu'un comme vous pour...

— Non.

Le refus, net, est sorti avant même qu'elle n'y réfléchisse.

— Je... je ne peux pas travailler. Je... fais des crises, marmonne Marie à toute vitesse. Je ne peux pas. Je ne peux pas vous aider. Je... je...

Elle recommence à se dandiner, et à tirer sur des mèches de ses cheveux. Ses jambes flageolent.

— Marie ? Ton rythme cardiaque est en train de s'accélérer. Tout va bien ? Veux-tu que je passe une musique relaxante ?

— Non, IA. Ça va... ça va...

Elle souffle, se force à inspirer en rythme. Charles lui tend une main secourable pour l'aider à se tenir debout, main sur laquelle elle s'appuie quelques instants avant de se redresser. Elle n'y peut rien. Elle adore ce contact volé, cette peau étrangère contre la sienne. Elle n'avait jamais pris la main de qui que ce soit, et voilà qu'en l'espace d'une journée, ce Charles a déjà posé trois fois ses doigts sur elle.

— Vos crises pourraient avoir un intérêt scientifique. Je vous en prie, mademoiselle...

Marie le détaille. D'un côté, Charles est un homme attirant, et il lui est venu en aide. La moindre des choses serait de lui rendre la pareille. Et d'un autre... c'est un inconnu. Un fou. Mais elle n'a jamais rien fait dans sa vie. Jamais pu,

plus exactement. Elle panique, agit comme une hystérique. Pas étonnant qu'elle ne soit plus acceptée dans quelque institution que ce soit. Charles lui offre une opportunité. Rien ne l'empêche après tout, d'accepter. Que faire sinon ? Passer ses journées sur les forums, étendue sur son lit ? Plutôt aider Charles. Et si vraiment, elle se sent trop mal à l'aise avec lui, rien ne l'empêche de retourner chez elle.

— Je veux bien... essayer, avoue-t-elle en se tortillant.

— Merci mademoiselle. Merci. Vous ne le regretterez pas, promet Charles.

Il pianote sur son smartphone et Marie sent le sien s'agiter. Lorsqu'elle baisse les yeux, elle s'aperçoit qu'elle a une notification directe. Du bout du doigt, elle accepte le partage de données. Immédiatement, un message s'affiche sur son écran, elle déchiffre sans mal l'adresse et l'heure.

— Vous y serez ?

— Oui.

— À demain, dans ce cas.

Marie s'éloigne, la gorge nouée à l'idée de se trouver en compagnie de cet homme. C'est un mélange de désir et de répulsion, qu'elle serait bien en peine d'expliquer.

— IA ?

— *Oui, Marie ? Que puis-je faire pour toi ? Ton véhicule t'attend toujours.*

La jeune femme hésite puis regarde par-dessus son épaule. Charles se tient toujours au milieu de la salle, il la regarde partir.

— Programme-moi un rendez-vous pour demain matin, neuf heures.

# Chapitre 4

*Nemo*

Au moment de pousser la porte, Marie suspendit son mouvement. D'un geste mécanique, elle sortit le smartphone dépassé de sa poche, comme pour se rassurer. Elle avait commencé à se familiariser aux contrôles sur le trajet, ça ne valait pas son modèle dernier cri mais il ferait l'affaire. Elle ouvrit la page web du laboratoire. Pas de mention négative, bien que la quantité de vues soit assez basse, il n'y avait rien d'inquiétant. C'était un laboratoire après tout, pas le genre de page à caracoler dans les top trend. Évidemment, Charles y apparaissait. Elle retrouva dans sa photo de profil cet air chaleureux et rassurant qui l'avait marquée la veille. Elle ressentit à nouveau le trouble que son contact avait provoqué, et frissonna. Le mobile à nouveau dans sa poche, elle serra les poings, rassembla son courage et poussa la porte. Le hall était désert, une lueur d'ambiance à peine bleutée projetait du plafond comme un halo sur les parois nues de l'endroit. La décoration était minimale, le nom du labo en grand sur le mur à sa gauche, quelques chaises et un comptoir d'accueil. Le tout semblait comme figé dans une stase grisante. En s'approchant d'un pas timide, Marie aperçut une tête qui en dépassait. La réceptionniste redressa la tête à son approche, et un sourire illumina son visage. Elle avait le teint mat et un chignon impeccable. Son regard avait une couleur claire, comme gorgé de lumière, peut-être des lentilles ? Un ComKit dépassait de son oreille droite, un léger clignotement indiquant son bon fonctionnement.

— Vous devez être Marie ! Le professeur vous attend. Je vais le prévenir que vous êtes là, dit-elle avec un ton enjoué, comme si cette arrivée était l'événement le plus heureux de sa journée. Un peu trop enjoué, sûrement pas naturel. Personne ne parlait ainsi, et l'absence d'opérateur automatique était étonnant.

Marie eut un frisson. Elle détestait les administrations et leurs protocoles robotisants. La réceptionniste porta la main à son ComKit et le tapota d'un geste léger.

— Professeur, elle est arrivée, dois-je l'accompagner ? Très bien, je la préviens.

Elle raccrocha d'un geste et reporta son attention sur Marie.

— Il arrive tout de suite. Vous pouvez vous installer juste ici en l'attendant. Excellente journée à vous !

Mimant un remerciement de la tête, Marie se dirigea vers les fauteuils désignés.

Les quelques minutes d'attente lui parurent infinies, seule dans l'immobilité écrasante du hall. Elle lorgna plusieurs fois son smartphone qui lui renvoyait l'heure d'un air narquois, appuyant l'absence de notification. Une sorte de bourdonnement vibrait en elle depuis la veille qui ne la quittait plus.

Un pas familier résonna dans un couloir proche. Charles pénétra dans le hall avec entrain, un sourire aimable sur le visage et une étincelle de malice dans les yeux. Marie ne put s'empêcher de remarquer que même lui paraissait petit dans le hall immense. Il la salua d'une voix joyeuse :

— Je vois que vous avez trouvé sans problème. Bienvenue ! Je vous propose de passer directement dans mon labo, nous y serons plus à l'aise.

La jeune femme se contenta d'un petit sourire gêné et d'un "Volontiers." fébrile. Il la guida à travers une enfilade de couloirs tout aussi lisses que le hall avant de s'arrêter devant une porte à loquet biométrique. Il posa sa main et tira la porte vers lui, lui cédant le passage :

— Après vous !

Le laboratoire n'était qu'une pièce avec des tables le long des murs, couvertes de matériel électronique de tous types posés ça et là et d'outils de toutes tailles. Le mur du fond disposait de grandes fenêtres aux vitres brossées, laissant pénétrer une lumière diffuse. Le tout, sans être en désordre, dessinait tout de même un tableau bien chargé. Charles appuya sur un interrupteur mural, qui fit s'allumer en clignotant une lumière blanche, avant de tirer une chaise pour la proposer à Marie.

— Tenez, installez-vous. Voulez-vous quelque chose à boire ? Un café, ou un thé peut être ?

— Un thé, merci.

Le comportement de Charles continuait à être déroutant. Son hospitalité n'avait rien d'habituelle, mais elle était incroyablement rassurante.

Il tira une bouilloire de derrière une pile de tiroirs et la remplit à un robinet au coin de la pièce. Croisant les jambes sur sa chaise, Marie le regardait s'affairer avec une curiosité discrète. Il ne tarda pas à lui tendre une tasse de thé chaude qu'elle saisit en souriant timidement.

— Comment allez-vous ? Vous avez pu vous reposer correctement ?

Elle glissa la main dans sa poche et serra son smartphone machinalement. Elle se sentait honteuse de son état de la veille, bien que ses souvenirs ne soient pas d'une grande précision.

— Oui, j'ai bien dormi. Je suis désolée, je n'étais pas moi-même hier...

— Ne vous en faites pas ! Avant toutes choses, merci d'être venue, je suis vraiment content de vous voir ! Je ne vais pas passer par quatre chemins : vous m'intéressez beaucoup. Je pense que vous pourriez avoir un impact vraiment positif sur mes recherches.

— V... Vraiment ? Enfin, je veux dire, je ne crois pas avoir de compétences vraiment adaptées à des recherches... Dans votre domaine.

Son regard balaya le labo, s'arrêtant brièvement sur chaque objet électronique. Elle n'aimait pas non plus l'idée d'être un rat de laboratoire. Sa panique était encore bien fraîche dans son esprit, certainement le pire souvenir qui soit.

— Hahaha ! Ne vous laissez pas impressionner par tout ce bric à brac. Ce sont principalement des outils de mesure. L'élément principal étant ce superbe couvre-chef du meilleur goût...

Il attrapa sur une table une sorte de chapeau, à mi-chemin entre le bonnet de piscine et le bonnet phrygien, relié à une machine par une série de câbles attachés ensemble. Trois pattes métalliques donnaient un semblant de structure à l'ensemble. Rien de très avenant.

— Avec cet engin, mon objectif est de vous emmener dans un voyage introspectif. Pour faire simple et rapide, plusieurs études sur les signaux émis par notre cerveau indiquent que notre utilisation des technologies connectées ont un impact sur notre... Vie intérieure. Disons qu'elle a tendance à se réduire avec le temps qu'on passe connectés.

— Quand vous dites vie intérieure...

— Notre imagination, notre capacité à errer dans nos pensées, ce genre de choses. L'ennui également, et l'ennui est très important pour notre mémoire.

— Je vois... Vous dites que notre connexion permanente aux réseaux détruit tout ça.

— Ce n'est pas moi qui le dis, mais oui. Dans l'absolu, cela a un impact sur toute notre vie en société, au point de nous isoler complètement.

Marie se remémora les visages impassibles devant son désespoir, elle se souvint de l'indifférence, de la froideur... Tout cela faisait sens.

— Nous nous efforçons de mettre un protocole en place pour contrebalancer cet effet. Je peux vous montrer à quoi ça ressemble si vous voulez, vous comprendriez mieux.

Il lui tendit le bonnet cablé d'un geste doux. Marie hésita. L'assemblage ne lui disait rien qui vaille, mais sa curiosité était piquée malgré tout.

— Je comprends votre hésitation, mais vous n'avez rien à craindre. Cet appareil a déjà été testé, il ne comporte aucun risque.

— ... Très bien.

Elle saisit le bonnet et le glissa sur son crâne. Son appréhension était palpable.

Visiblement ravi, Charles s'approcha d'elle pour ajuster le couvre-chef. Le tissu était un peu rêche et tenait chaud.

— Les électrodes au bout de ces barres viennent comme ceci, sur les tempes et le front... Voilà. Maintenant, je vais allumer ce dispositif : vous allez sentir comme un léger bourdonnement. N'y prêtez pas attention, concentrez-vous sur votre respiration. Je vous conseille de vous asseoir confortablement.

Marie sentit la fraîcheur des électrodes sur sa peau. Elle frissonna légèrement. Elle essaya de se détendre en inspirant calmement. S'appuyant sur le dossier de sa chaise, elle relâcha ses jambes et les étendit.

— Imaginez que...

Charles s'approcha de la console à laquelle la coiffe était reliée, et tourna avec précaution un bouton. Le bourdonnement se fit tout de suite entendre, et elle sentit son cœur battre un peu plus vite.

— Voilà, le dispositif est en marche. Dans quelques instants, vous allez sentir votr...

La voix de Charles s'estompa, ainsi que toutes les perceptions de la salle autour de Marie.

Sensations et émotions se mêlèrent en une vision floue. Elle bougeait dans cet endroit — était-ce seulement un endroit ? — aux allures familières.

Chaque détail était à sa place, chaque recoin était impeccable. Elle se sentait légère, comme si chaque pas était délicat comme une plume. Une inquiétude perçait la plénitude, sourde, lacinante. Étrangement, pas de smartphone à portée de main. Mais cela ne posait pas de problème. Cela ne posait pas de problème, n'est-ce pas ? La légèreté céda le pas à un inconfort, comme un pincement. Il était temps de partir.

Quand elle rouvrit les yeux, Charles la détaillait avec attention et curiosité.

— Bon retour parmi nous ! Comment vous sentez-vous ?

Elle prit un instant, incertaine de la réponse appropriée.

— J'ai la sensation d'être partie des heures et un instant à la fois. C'est...

Très étrange.

Elle se redressa dans son fauteuil : ses muscles engourdis lui lançaient des signaux imperceptibles. Elle se frotta les épaules.

— Vous avez froid ? Je peux vous donner une couverture.

— Non, pas vraiment, je me sens... Bien. Je crois.

— Vous êtes désorientée, c'est un effet secondaire normal les premières fois. Avez-vous ressenti quelque chose de particulier ?

— J'ai eu la sensation d'être perdue, mais sans que cela ne m'angoisse. Et puis il y avait cette ... Non pas une inquiétude, mais une préoccupation. Comme quelque chose qui me travaillait un peu. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Pas vraiment, mais c'est tout à fait logique. Votre vie intérieure vous est propre, ce que vous ressentez pendant ces "rêves" est unique.

Il se détourna d'elle pour porter son attention sur une feuille couverte de graphiques. Son regard se perdit quelques instants.

— Marie, je dois vous dire que vos résultats sont incroyables. Je m'en doutais en peu en vous rencontrant hier, mais la confirmation dépasse toutes mes espérances.

— Que voulez-vous dire ?

— Il se pourrait que votre attachement à votre smartphone soit mécanique. Cela signifie que la somme des injonctions extérieures et vos réflexes de mimétisme ont inculqué ce comportement spécifique en vous. C'est l'habitude qui crée le besoin, mais dans votre cas, cette habitude ne vient pas de vous. Je pense que cette habitude vous a été imposée. Pardonnez-moi d'être aussi

direct, mais votre crise laisse penser que vos mécanismes de défense psychique sont très centrés sur cet aspect matériel.

Sa remarque la troubla. Pendant qu'elle réfléchissait, il s'approcha d'elle pour lui enlever le bonnet d'un geste bienveillant et le poser sur le plan de travail proche.

— Je ... Je ne sais trop quoi dire. Ce besoin est réel, vous ne pensez pas ? Et qu'est-ce qui vous fait croire que ça ne vient pas de moi ?

— C'est une excellente question. Je n'ai pas de réponse, pour le moment. Mais c'est aussi le but de mes recherches ici, vous voyez. Comprendre un peu mieux l'origine et le fonctionnement de notre rapport à ces machines. Et je dois dire que ce que je vois avec vous est particulièrement intéressant. Je vous propose un autre thé ?

— Oui, merci. Mes résultats, en quoi consistent-ils ?

— Eh bien, plusieurs profils se dégagent des rêves induits par la machine, lui répondit-il tout en se dirigeant vers la bouilloire. Certains sont plus refermés sur eux-mêmes, et montrent des schémas de répétition très réguliers. Le vôtre est plus... Ouvert. C'est un profil que je n'ai pas encore eu l'occasion d'étudier. Je dois dire que je suis assez agréablement surpris.

Il lui tendit à nouveau une tasse de thé chaude en lui souriant.

— Je pense que votre profil pourrait me permettre d'avancer, peut-être avec un réglage plus fin.

— Je vois...

Marie but son thé d'un air pensif. Elle n'était pas bien sûre des implications de son discours, mais son engouement lui plaisait. Il avait cette bonne humeur communicative, et un certain charme. Elle eut comme l'impression de sentir à nouveau le contact de sa peau.

— Je ne veux pas vous voler tout votre temps, Marie. Je ne vous retiens pas plus pour aujourd'hui. Merci beaucoup d'être venue.

Sa voix tira Marie de ses pensées. Elle se secoua sur sa chaise et se releva d'un geste un peu raide.

— A... Avec plaisir. C'était très... intéressant. Si j'ai pu vous aider.

— Oh mais tout à fait. Venez, je vous raccompagne.

Ils parcoururent le dédale de couloirs d'un pas tranquille. Charles faisait des commentaires sur les laboratoires qu'ils passaient. Une fois revenue dans le hall, elle se tourna vers lui.

— Eh bien, merci...

— Mais non, c'est moi qui vous remercie, Marie ! D'ailleurs, est-ce que vous auriez un petit créneau de libre demain pour revenir me voir ? J'aimerais beaucoup retenter l'expérience avec différents réglages.

— Tout à fait ! Je peux passer à n'importe quel moment, répliqua-t-elle.

Ce grand bonhomme la fascinait et elle était particulièrement enjouée à l'idée de passer un peu plus de temps en sa compagnie.

— C'est parfait. J'en profite pour vous demander : si jamais vous connaissez des gens comme vous, qui ne sont pas trop...

Il sortit son smartphone et le désigna du doigt.

— ... Scotchés à leurs terminaux, peut-être pourriez-vous m'en parler ?

Elle acquiesça en souriant, puis le salua.

En passant la porte du bâtiment, elle se sentait comme en ébullition. Elle n'avait jamais été aussi intriguée par quiconque.

# Chapitre 5

*Sylvie Vidal*

— Watashi no uso !

Cela faisait-il partie de mon rêve ou j’entendais réellement les notes de ma mélodie préférée résonner ? Je n’avais pas envie de bouger, j’étais bien ici, bercée par la mélodie du piano. Délicatement, comme pour ne faire plus qu’une avec elle, j’enfonçais plus profondément mes doigts dans le sable rouge. Mais déjà, je sentais les particules de mon corps se dématérialiser.

— Non ! Laissez-moi encore un peu ici ! S’il vous plaît !

Pourquoi fallait-il que ces sessions soient toujours trop courtes ! Si je gardais les yeux fermés, je serais toujours dans la grotte ! Mais c’était peine perdue... je sentais mon corps remonter à la surface.

— Sujet 07mp98 en phase de réveil. Température corporelle de 37,2 °C, rythme cardiaque : 96, tension artérielle de 13,5, énonça la voix de synthèse du transdreamer.

— Salut Teddy ! Moi aussi, je suis contente de te revoir ! Je vais bien, je te remercie ! ça ou un « moi aussi, je t’aime », cette machine ne verrait pas la différence !

À l’ouverture du caisson de flottaison, Martin était là pour m’accueillir avec mon peignoir. Ses lunettes connectées rivées sur son nez, il ne me voyait qu’en arrière-plan de données qui accaparaient toute son attention.

— Comment te sens-tu ? Harold et Hélène t’attendent pour le débriefing, une fois que tu seras prête.

Je ne prenais même pas la peine de lui répondre tant il était absorbé par ce qui se passait sur son écran. J’avais beau me répéter que ce n’était pas sa faute, quand bien même... De toute manière, le voilà déjà en grande conversation avec son I.A ! Je me dirigeais alors vers ma cellule, le long du couloir, des écrans de toutes parts affichant les news en continu, des pubs pour les produits du groupe, plébiscités par tel ou tel influenceur. Sur un des écrans, je me vis remonter le corridor. Filmée H24 au cas où j’aurais envie de partager sur les réseaux... J’avais l’image, mais pas le son, ce n’était pas plus mal ! Une fois les portes refermées derrière moi, mon pager du format d’une carte de

crédit se mit à envoyer des signaux rouges, comme pour me rappeler que je ne pouvais pas vivre sans lui ! Je ne repositionnais pas tout de suite mon neurotransmetteur, incompatible avec le liquide amniotique du caisson, tout comme l'implant visuel. C'est une des raisons qui m'avait poussée à participer à cette expérience. Tout le temps où l'on aurait besoin de moi, je devrais faire sans mon implant visuel. Pfiouuu, tu parles d'une galère ! Je mis en place mon neurotransmetteur derrière le lobe de mon oreille gauche, je ne voudrais pas froisser Estéban, mon intelligence artificielle.

— Cette séance s'est bien passée ? questionna Estéban.

— Étrangement, oui !

— Le débriefing avec Helene et Harold est annulé. Ils ont un contretemps avec un des sujets. De ce fait, j'ai déjà demandé après le taxi pour te ramener à ton rendez-vous. Il sera au pied de la vitalcorps dans 7 minutes.

— Mon rendez-vous ? questionnai-je. À ma grande surprise, j'avais déjà oublié ! Beauté de notre conscience ou inconscience qui effaçait tous les éléments désagréables de notre vie... Mon père, un rendez-vous, une sorte de seconde chance... repartir à zéro... Auparavant, la simple évocation de mon géniteur aurait provoqué des grandes crises d'angoisse. La peur de l'inconnu, cette personne qui avait, selon mes souvenirs d'enfance, préféré m'ignorer que de m'accompagner dans ma maladie. Maintenant, je sentais que j'étais capable de pouvoir me tenir en face de lui sans crainte. J'en étais là de mes réflexions quand je finis d'enfiler ma combinaison Hydraclever spéciale anti-UV. Alors que je terminais de raccrocher mon collier, Estéban interrompit le cours de ma pensée.

— Ton taxi est arrivé, je le fais patienter. Ton taux de glucides est bas, tu devrais prendre un bodypeps.

— Oui oui...

— Mon pourcentage de probabilité avec un calcul rapide est de 0,52 % que tu suives mes indications, annonça-t-il sur un ton monocorde synthétique.

— Tu as vu, on est en constante progression ! Tu pourrais être fier de toi, Estéban !

— Je n'ai pas été programmé pour être fier, mais être ton assistant personnel de vie.

L'implant, situé dans mon poignet, me permit de verrouiller ma cellule et passer tous les contrôles de sécurité. Passe-partout comme je m'amusais à le décrire. Plus un multitâche servant de traqueur, docteur, banquier, etc, etc.

Un dernier passage de mon poignet et je me retrouvais à l'extérieur de vitalcorps. La chaleur étouffante s'abattit sur moi comme une masse. Satané réchauffement climatique, pensais-je. Encore un effleurement de mon poignet et je pus me réfugier à l'intérieur du taxi électrique autoporté par propulsion. Une température agréable y régnait.

— Bonjour, pfiou, qu'est-ce qu'il fait chaud ! C'est intenable dehors !

— ...

Aucune réponse du conducteur. Il avait déjà signalé son insertion dans le trafic et ma ceinture de sécurité m'avait emprisonnée de sa protection. Le conducteur, sûrement un Yakoute, n'avait pas eu envie d'activer son assistant traducteur, sûrement car la Licence était trop chère pour cette main d'œuvre aux abois. Ils étaient nombreux, que cela soit les Yakoutes, les Sâmes ou encore les Inuits, depuis la fonte des glaciers, à s'être joint en masse à cette exode vers les E.U.T. ou plus communément appelés les États Unis Terriens, car depuis plus de 25 ans, il était possible, si on le souhaitait, de s'exiler vers les colonies lunaires. Enfin, si on avait un compte en banque bien douillet ou des connexions à des très hauts niveaux ! Pour le commun des mortels, il nous restait cette Terre mourante, où de toute manière, une grande masse n'en avait que faire ! Ou juste, ils ne s'en rendaient pas compte, car ne se questionnant pas à ce sujet, leur assistant ne les tenait pas informés. Car voilà, on en était bien arrivé à ce stade. Il n'y avait plus de couples ou si peu... on commandait nos enfants avec tel ou tel patrimoine génétique. Certains étaient même en relation avec leur I.A et tout semblait normal. Les rencontres fortuites d'une nuit passaient via les assistants et via des capteurs sensoriels. Plus de contact, que des connexions, des vibrations, des dings, des thumbs up... Et moi, dans tout ça ? Eh bien moi, j'allais rencontrer mon père... pas en visioconférence ou en appel de groupe, ni en messenger, non, de visu, sans écran entre lui et moi. Un saut sans filet de protection.

Le taxi s'était garé tout en douceur. Sans même se retourner, le conducteur m'avait transmis l'ordre de paiement, que je validais de mon empreinte digitale. En descendant du taxi, un rapide coup d'œil à l'intérieur du café me confirma sa présence. Le temps n'avait pas eu d'effet sur lui, ou bien il avait

abusé des dernières technologies de rajeunissement, va savoir... Il m'avait vu ! Il m'avait reconnu ! Dès que j'eus franchi le seuil du « cafédesmondès », il se leva et vint à ma rencontre. Il n'était pas très imposant du fait de sa stature. Entendons par là, que gènes de famille obligent, il était petit et mince. D'allure sportive, le teint légèrement halé, il arborait toujours sa barbe mouche, sûrement depuis plus d'un demi-siècle... En tout point je lui ressemblais. Il ne pouvait pas nier que j'étais sa fille. Nos cheveux noirs de jais, la couleur de nos yeux, la taille... je le sentais nerveux, je l'étais tout autant.

— Marie ! Je suis content que tu ais accepté de venir, dit-il d'un air trop enjoué.

— Paul...

— Mais assieds-toi donc ! Que veux-tu boire ? Tu as faim peut être ? Commandons !

Sur la surface retina de la table était détaillé le menu. Je commandais donc un café 100 % arabica des plateaux de l'ex-arctique accompagné d'une mousse à l'ersatz de yuzu et framboise. Il se mit à parler en premier, de tout de rien, me questionner sur ma vie actuelle. Notre conversation eut du mal à démarrer tant je restais sur la défensive. Puis, à un moment donné, le barrage céda, comme on vomit d'avoir trop bu ou trop mangé, moi je lui vomis tout mon ressenti, ma colère refoulée, ma tristesse. Je laissai s'abattre sur lui un tsunami de larmes. Il dut faire face à mes incompréhensions ressurgissant de mon enfance, de son abandon... alors sa main, qui tenait son menton, vint se poser sur la mienne. Et ce père qui, pour moi, m'avait abandonné, ce père absent, transparent, tassé sur lui-même, encaissant sans broncher mes attaques, se redressa sur sa chaise.

— Parce que tu penses que c'était simple pour moi ? Écouter et obéir aux médecins ? Ta maladie avait pris le dessus, je ne reconnaissais plus ma propre enfant ! Marie... J'ai tellement souffert sans jamais rien montrer pour te montrer qu'il fallait rester fort ! Parfois, tu arrivais à lui tenir tête, et je te voyais revenir à la vie. Tu reprenais possession de ton corps, de ta tête, tu étais là à nouveau. Tu revivais ! Tu étais même créative !

— Comment ça ? Créative ? Mais de quoi parles-tu ? Présent ? Et à quels moments ?

— Chaque été, aux premiers jours des vacances, je venais te récupérer et je t'amenaïs au bord de la Méditerranée. Peut-être que tu n'en as conservé aucun souvenir...

— Non aucun, en effet, je ne vois pas de quoi tu parles... il avait éveillé ma curiosité. Il avait ouvert quelque chose en moi et j'étais prête à l'écouter.

— Chaque été, je t'emménais dans les grottes du massif des Calanques, près de Cassis ! C'était bien avant qu'elles ne disparaissent complètement avec la montée des océans et des mers...

— Des grottes ? j'avais le souffle coupé. Des grottes ? et s'il faisait référence aux grottes de mes rêves...

— Oui, ces grottes sculptées par la mer, on y faisait du camping sauvage, tu dessinais sur les murs avec la cendre du feu et moi, je te regardais faire, revenir à la vie. Reprendre possession de toi...

— Ces grottes étaient-elles faites de sable rouge ?

— Oui, c'est exactement ça !

— Mais alors, ce n'étaient pas des rêves... C'étaient mes propres souvenirs... cette découverte me plongea dans une profonde réflexion.

— Mais de quoi tu parles ? Tu veux m'expliquer ? Marie ? Marie ? Tu m'entends ?

Mon cerveau carburait à 100 % ! Si cela était donc mes souvenirs d'enfance et non des rêves...

— Marie ! me cria-t-il, pour me faire revenir sur terre ! Il paraissait inquiet. Je me devais de le rassurer, mais pas là, je devais amener ces infos à vitalcorps au plus vite !

— Tout va bien, papa ! Je dois partir ! Ne t'en fais pas ! Je t'expliquerai ! et m'adressant à mon I.A :

— Estéban, trouve-moi le taxi le plus proche possible !

J'avais déjà quitté mon siège, dehors le temps avait radicalement changé. Foutu dérèglement climatique ! Mais j'étais prête ! Prête à affronter les éléments, le vent, l'averse orageuse qui s'abattait à l'extérieur du café. On n'y voyait goutte quand s'abattait ces orages de fin de journée. Je commençais à avancer tant bien que mal quand un taxi se gara à mon niveau. Je sautais à l'intérieur. Pas besoin de lui donner mon trajet, Estéban s'en était déjà chargé. Je profitais de l'instant pour envoyer « Merci papa ! À très bientôt. »

# Chapitre 6

*R. Senelier*

Les portes automatiques bippèrent alors que Marie sautait dans le bus et récupérait de justesse une mèche de cheveux bruns avant que la porte ne se referme dessus. Par réflexe, elle adressa un « bonjour » à la cantonade. Ni l'automate qui conduisait ni les passagers ne lui répondirent. Seul le moteur gronda alors qu'ils se faufilaient dans la circulation, chaque véhicule autonome parfaitement espacé et prévisible dans sa trajectoire. Derrière les vitres, les voyageurs aussi semblaient avoir été clonés moins sur un modèle physique que sur une même attitude : tête courbée vers leurs téléphones ou leurs montres connectées, des écouteurs ou des casques vissés aux oreilles, des sursauts indiqués par une notification plus importante ou plus audible que la précédente.

Laissant son regard dériver vers l'horizon encrassé de buildings, la jeune femme rassembla les images de ses rêves — ou de ses souvenirs ? — de la grotte, retournant chaque fragment comme une pièce de puzzle qu'elle n'aurait pas encore réussi à assembler. Peut-être que se contenter de définir la machine comme permettant juste de visualiser les rêves n'était pas exact. Peut-être qu'il y avait plus à découvrir. Peut-être que...

La part de son cerveau qui ne comptait pas les arrêts lui signala qu'elle avait recommencé à se ronger les ongles. Il aurait probablement fallu qu'elle arrête mais le message se perdit avant d'atteindre sa main. Changer les réglages de la machine avait peut-être précisé les images, étendu dans son esprit le réseau des grottes et les détails de leurs dessins préhistoriques, les nuances de leurs teintes brunes et rousses et rouilles, mais elle soupçonnait que le fond du problème n'ait pas changé : quelque chose allait de travers avec cette invention, pour qu'elle ne montre qu'un seul rêve. Voire qu'un seul lieu, qu'une seule chimère d'onirisme et de mémoire.

Absorbée dans ses pensées qui tournaient en rond faute d'éléments, Marie faillit rater son arrêt. Le bip annonçant la fermeture imminente des portes la tira de ses réflexions au dernier moment et elle se hâta de sortir et s'engagea

d'un pas vif dans les rues en direction du laboratoire. La bâtie immaculée ne se trouvait pas loin, heureusement pour son impatience fébrile. Ignorant les chercheurs et cobayes qui sortaient du bâtiment, la jeune femme se faufila à contre-courant de ces formes déjà absorbées par leurs messages et le partage sur les réseaux de leur journée, baissa la tête pour ne pas se retrouver sur la photo de couche de soleil d'un collègue et, enfin, atteignit une accalmie : la salle allouée à leur projet. La machine y trônait comme un temple d'électrodes et de technologie, entourée d'ordinateurs aux écrans plats, pour le moment éteints. La brune considéra l'appareil, un mélange aigre-doux de sentiments s'emmêlant en elle alors que le souvenir des premières sessions lui revenait, adouci par celles de ces derniers temps, dont elle était ressortie plus apaisée qu'elle ne l'avait été depuis longtemps. Et avec maintenant dans l'équation le souvenir ramené à sa mémoire par la discussion avec son père...

La jeune femme retroussa ses manches pour se mettre au travail, tint environ une poignée de secondes et rabaissa lesdites manches dont les plis la gênaient. Elle appuya avec plus d'énergie que strictement nécessaire sur le bouton *on* de l'ordinateur le plus proche et s'installa au poste, jouant pensivement avec un crayon pour s'occuper les mains en attendant que l'écran de chargement digne se dissiper au son de la voix de l'assistant de recherche lui souhaitant la bienvenue.

Ce n'est qu'en double-cliquant sur le raccourci vers les données enregistrées depuis le début du projet que Marie réalisa toute l'ampleur de ce qui l'attendait : des semaines entières de témoignages s'étalaient devant ses yeux, multipliées par des dizaines de cobayes, annotées par les scientifiques, enrichies par des articles sur le rêve et l'inconscient. Elle inspira profondément, un vague vertige la saisissant. Puis elle plongea dans les dossiers.

Il aurait été logique de suivre l'évolution générale des réglages de la machine semaine par semaine, mais la jeune femme n'en fit rien. Certes, les paramètres du début avaient produit des images floues voire des réactions douloureuses. Certes, la netteté et la précision s'étaient améliorées. Cependant, elle fit le choix d'ignorer dans un premier temps ces considérations techniques pour se concentrer sur les parcours de chacun — sur l'humain.

Elle fit défiler quelques profils avant de se fixer sur celui d'Amélie, une fille de quelques années de plus qu'elle, community manager en surchauffe dans son travail. Quelqu'un qui, comme elle, aurait voulu émerger de cette mer de notifications incessantes et de pop-ups et de likes et de partages. Les vidéos extraites de la machine, pour elle, peignaient dans les premiers temps des étendues vertes, vaguement piquetées de touches de couleurs floues, que les sessions avaient affiné jusqu'à ce que devienne visible un paysage bien précis : une prairie de printemps, d'un vert tendre et vivace, piqueté de constellations de fleurs sauvages embaumant l'air de leurs parfums de coquelicots, de carotte sauvage, de boutons d'or et de bleuets timides. Même au travers du masque de réalité virtuelle passé pour se plonger dans ce monde, Marie pouvait imaginer la sensation de la terre meuble sous ses pieds, la caresse du soleil dans un ciel d'un bleu infini qu'aucune pointe d'immeuble ou trace d'avion ne traversait.

Cette immensité à nue, bruisante de fleurs multicolores aux pétales délicatement découpés, n'apaisa pas vraiment la curieuse. Trop d'infini, trop vaste et trop coupé du réel. La sensation d'être entrée par effraction dans un tableau à l'aquarelle lui collait à la peau. Marie arracha le casque à réalité virtuelle de sa tête dans un bruissement de mèches brunes maltraitées pour plutôt se pencher sur les comptes-rendus post-séance en quête d'une réponse. Contrairement à elle, Amélie n'avait pas émergé choquée et lessivée des premières séances — mais peut-être n'avait-elle pas eu à batailler avec ses névroses. Cependant, au fil des entretiens, l'apaisement des premières échappées oniriques s'était dissipé, avait suinté ses envies et ses questionnements dans le monde réel : dans son dernier entretien, la cobaye parlait de couper toutes les communications pour un weekend loin de la métropole qu'elle n'avait jusque-là jamais quittée, d'une coupure pour juste profiter d'un coin de nature et pour respirer. Le rapport était daté de moins d'une semaine plus tôt. Marie se demanda si cette presque inconnue qu'elle n'avait pas dû croiser plus de quelques fois, au hasard des sessions et des couloirs, avait sauté le pas. Elle espérait que oui.

Cillant alors que les lumières s'activaient automatiquement en réponse à la tombée de la nuit que l'on discernait à peine par la fenêtre, la jeune femme replongea dans ses recherches. Cette fois-ci, elle choisit le profil le plus différent du sien qu'elle puisse trouver : Henry, retraité passionné de

nouvelles technologies, bavard de son état. Entre ses conseils acharnés sur les réglages de l'appareil, certains tout à fait intéressants d'autres dépassés depuis trente ans, le vieil homme dissertait sans complexe sur son rêve unique, précisé à chaque fois : un petit port de pêche fourmillant d'activité, en Crète, sur ce même quai où il avait rencontré sa femme et fait basculé sa vie toute entière, à une époque bien différente de celle-ci.

L'un des genoux de Marie et trois de ses vertèbres craquèrent quand elle se leva de sa chaise. Ses yeux piquaient à force d'avoir lu sans ciller assez les rapports et visionné les rêves d'autrui. Précédée par la lumière des néons allumés par le détecteur de mouvement du couloir, elle s'accorda une pause le temps d'un aller-retour à la machine à café, ignora son portable où les messages s'accumulaient et, les doigts serrés autour de sa tasse fumante, revint s'asseoir à son bureau sans même voir que dehors, une nuit noire étreignait les rues. Puis, après une gorgée de café, elle se saisit du casque de réalité virtuelle et le passa.

Aucun des rêves qu'elle ne visualisa ne se ressemblait. Elle fit défiler des sommets de buildings illuminés et de montagnes enneigées, des forêts de pins en été et d'antennes rouillées. Certains paysages étincelaient de couleurs et de sensations jusqu'à la saturation, quand la sobriété succincte d'autres la laissa muette d'une angoisse étrange. Une partie se ramifiait en dédales complexes au fur et à mesure que le temps passait, quand d'autres, faute de s'étendre, gagnaient en détails d'une précision d'orfèvre.

Et si aucun des rêves ne ressemblait à l'autre, les entretiens, eux, convergeaient. Marie pouvait le sentir, par ce genre d'intuition qui permet de trouver la solution à un problème de mathématiques ou de logique sans savoir pourtant quel cheminement a été emprunté. Mais au bout de ce chemin composite de paysages oniriques, un point commun se profilait, obscurci par la fatigue de cette nuit de plus en plus blanche. Un point commun qui n'était pas un rêve. Il fallait juste qu'elle mette le doigt dessus...

La jeune femme se frotta les yeux et bâilla à s'en décrocher la mâchoire. Elle porta par réflexe sa tasse de café à ses lèvres pour la trouver vide. Une dernière goutte composée de plus de sucre mal mélangé que de liquide s'accrochait au fond du récipient. Renonçant à un nouveau trajet vers la salle de pause pour s'y ravitailler, Marie attrapa une feuille de brouillon sur la pile dans laquelle elle était quasiment la seule à piocher, ses collègues préférant les

notes informatiques, un crayon au bout mâchonné, et entreprit de lister ses constats :

1) Il n'y avait qu'un seul rêve d'enregistré par la machine, même pour les cobayes aux rêves habituellement variés.

2) En fait, il n'y avait qu'un seul lieu — pas une aventure, pas une histoire comme certains rêves, juste un lieu que l'endormi était libre d'explorer.

3) Le lieu en question était toujours cohérent avec lui-même, toujours le même sous la netteté nouvelle des réglages testés et sous la complexité que certains avaient gagnée.

4) Le rêve-lieu était toujours important, poignant, personnel. Symbolique ?

Le crayon crissa alors qu'elle soulignait le dernier mot et son point d'interrogation de travers. La porte derrière elle choisit ce moment pour s'ouvrir sans prévenir et la jeune femme sursauta avec un cri de souris. Sur le seuil, un air de hibou mal réveillé gravé sur tous ses traits et dans la trajectoire aléatoire de ses épis, une silhouette en blouse blanche la considéra en clignant des yeux.

« Oh. Bonsoir, Daniel.

L'interpellé reporta le regard vers sa montre, puis vers Marie, puis vers sa montre à nouveau.

— Bonjour, plutôt.

En effet, un début de matinée colorait la lumière de rosé alors que le soleil qu'elle n'avait pas vu se lever peinait à serpenter entre les buildings pour parvenir jusqu'aux fenêtres. Un vague son étonné lui échappa sans qu'elle tente de le retenir, l'esprit cavalant déjà derrière les perspectives ouvertes par sa nuit blanche. Elle bondit sur ses pieds.

— On s'est trompés sur ce que montre notre machine !

Clairement pas préparé à ce sujet de si bon matin, Daniel la considéra avec au fond des yeux la conscience diffuse des gens pas matinaux qu'il va leur falloir se réveiller — et vite.

— Quoi ?

— On s'est trompés ! Ce n'est pas un rêve, ou pas seulement !

Fronçant les sourcils, il souffla sur son café sans le boire et recula d'un pas quand la jeune femme lui agita sous le nez ses notes, protégeant sa tasse du mouvement trop brusque.

— C'est un appareil à visualiser les rêves. On visualise ce que vous rêvez. Tu l'as bien vu et vécu...

— Oui mais toujours le même rêve, après des semaines et des semaines ? Et toujours plus précis sans changer ? Et est-ce que ça ne t'étonne pas qu'il s'agisse toujours sans aucune exception d'endroits précis ?

Capitulant face à la virulence de Marie, le scientifique leva les mains en un geste d'abandon.

— Admettons que ce soit étrange... mais l'appareil permet tout de même de visualiser quelque chose pendant que les gens dorment. Avoue que les rêves semblent la réponse la plus logique pour définir ce qui apparaît sur nos écrans.

La jeune femme se frotta les yeux de la paume pour tenter d'en chasser les picotements de fatigue. Ses pensées et ses mots s'emmêlaient, la réponse à ce que pouvaient être ces lieux se dérobant et dansant juste hors de sa portée comme un mot sur le bout de la langue.

— Lors des derniers tests, j'ai pu lire sur les murs de la grotte des messages que je me suis adressés à moi-même, quand j'étais malade. On ne lit pas dans un rêve.

Les murs à certains endroits avaient été couverts de ses pensées néfastes et de ses peurs de ne pas être assez intégrée, assez forte pour s'en sortir, assez méritante pour avoir le droit de guérir... De ne pas être assez tout court.

— Et ce sont toujours des endroits importants, symboliques ! Tous, sans exception. Je le sais, j'ai vérifié tous les dossiers.

— Tous les rêves sont symboliques, objecta son confrère, une once de doute dans la voix. L'inconscient passe par eux pour exprimer ce que l'on refoule, notamment.

Relâchant l'ongle qu'elle rongeait, Marie fronça les sourcils et se raccrocha à cette idée :

— Peut-être que la réponse est du côté de l'inconscient ? Mon paysage est à un carrefour important de ma vie, et il contient des fragments de grandes étapes, que je m'en souvienne ou pas. Celui d'Henry aussi puisque c'est le lieu de la rencontre avec sa femme. Et celui d'Amélie continue à avoir de l'influence au-delà du passé puisqu'il a fait ressortir son rêve d'enfant de vivre à la campagne !

Daniel cessa de souffler sur son café encore fumant et s'aventura à en boire une première gorgée prudente. Comme il ne se brûlait pas, une autre suivit, pensive.

— Une sorte de jardin secret, pour reprendre l'expression de ma grand-mère ? Un lieu intérieur qui n'appartient qu'à soi, et où on cultive celui ou celle que l'on est ?

Marie hocha la tête avec enthousiasme. Le souvenir de la sérénité ressentie à la fin des dernières séances l'auréola brièvement avant qu'une joie terrible ne s'y mêle.

— Mieux encore : on peut s'y retrouver ! Voir qui on est, faire la paix avec ses failles et avec ses forces. Savoir quel chemin nous a façonné, quelles décisions et quels événements vivent en nous. Se comprendre.

Les yeux de Daniel s'arrondirent petit à petit alors qu'il saisissait l'ampleur des possibilités qui s'offraient à eux via la machine — les possibilités, d'analyse, de compréhension de l'esprit... et, avant tout, de guérison psychique.

— Tu réalises ce que ça signifierait ? murmura-t-il, comme si un mot prononcé trop fort risquait de faire voler en éclats ces perspectives.

Le sourire de Marie rivalisa d'éclat avec le soleil levant :

— On va changer le monde. »

# Chapitre 7

*Sylvie Vidal*

L'hydravion était en approche d'Amphitrite. Le voyage avait été long et fastidieux, parsemé de tempêtes orageuses. Victor Eissenberg, gouverneur de l'île Amphitrite, se sentait très fatigué. Son corps entier accusait le coup d'un tel voyage. Il aurait bien préféré prendre une navette sous-marine supersonique, mais c'était un cadeau d'anniversaire des autres Sages du corpuscule.

« Moi aussi, je suis un vieux sage... plutôt un singe amadoué et fatigué que l'on extirpe de son formol quand les colonies essayent d'exprimer leur point de vue ! » pensa-t-il. Même si physiquement, il semblait être un homme âgé de 60 ans. Les cheveux légèrement poivre et sel, le teint légèrement halé, les traits lisses, de grands yeux bleus, il accusait un « bon 139 ans au compteur », comme il aimait à en plaisanter.

L'amerrissage fut comme le reste du voyage, non sans douleur ! Mais, à sa descente de l'avion, l'émotion était intacte à celle qu'il avait ressentie lors de l'inauguration de la colonie. Il n'avait que 25 ans, jeune diplômé en architecture urbaine, quand on lui avait proposé de participer à ce projet. Amphitrite allait être la colonie pilote. Il fallut 15 ans avant que les premiers résidents investissent les lieux. Les îles artificielles avaient été l'autre alternative à la protection de la faune, de la flore et surtout de la survie de la race humaine. Elles ressemblaient à des dômes flottants autosuffisants, tirant leurs ressources des vents, du soleil et de l'eau des océans qu'ils filtraient.

D'habitude, il aurait profité de la verdure luxuriante et des grands brumisateurs bordant l'avenue où se trouvait sa résidence, pour rentrer à pied, mais l'énergie lui manquait. De plus, il savait que son neurocapteur avait déjà transmis toutes ses données physiologiques et que Martha, son IA, avait déjà programmé une cure de jouvence pour son retour. Il grimpa dans un rickshaw tiré par un travailleur bionique et profita du paysage.

Simplement vêtu de son peignoir de coton épais, il se tenait immobile dans son salon. Son regard s'était arrêté sur cet espèce de cercueil ovoïdale blanc qui trônait là. Son cadeau était arrivé pendant son absence. Son Transdreamer,

la version « 2.1. Martha » avait même eu droit à une mise à jour complète afin de l'assister dans son voyage méditatif. Cette dernière, justement, avait déclenché tous ses capteurs en alerte rouge quand il eut passé le sas de son appartement. Il était contaminé...

— Pour sûr, je reviens de l'ancien monde, ma belle ! se moqua-t-il avec un petit rire mesquin.

— Raconte-moi, lui avait-elle demandé.

Et il s'était exécuté. Il lui avait tout raconté durant le temps où il avait dû subir le processus de régénération. Il se détourna du Transdreamer et vint s'installer à son bureau. D'un effleurement, il déverrouilla la surface retina. Il prit connaissance de ses derniers mails, les plus importants, du moins. Il lança, à l'heure du rendez-vous prévu, une visioconférence avec les gouverneurs des îles Océanos, Nérée, Pontos et Dagan. Les affaires courantes en ordre, il quitta son bureau et se dirigea vers une desserte ancienne, voire antique, faite de ce métal qu'on ne trouve plus : du bronze. Elle supportait un lot de carafes contenant divers liquides plus ou moins ambrés, plus ou moins parfumés, plus ou moins alcoolisés. Sa main effleura la surface ciselée des carafons et s'arrêta sur celle sertie d'étain. Il se servit une rasade de ce nectar cuivré, un pur irlandais de souche. Certainement un des derniers whiskies sur Terre...

Tout en dégustant son précieux poison, il se perdit dans la contemplation des galetas en contrebas. Du fait de son importance hiérarchique, il logeait dans la vertèbre du Dôme. Tandis que les C.F.A, les Cellules Familiales Approuvées, résidaient dans ces galetas, qui n'en avaient que le nom. Il sentait la présence de Martha dans son dos. Il la devinait, s'affairant aux préparatifs de l'appareil.

— Alors Martha, quand est-ce que je me baigne dans mon œuf ?

— Ceci n'est pas un œuf, mais un caisson de flottaison, faisant partie intégrante du Transdreamer. C'est une version 2.1 où un module d'assistance personnalisé a été rajouté afin d'accom...

— Tu te calmes ! Je n'ai pas besoin d'une lecture audio du manuel de fabrication et d'utilisation, Martha ! l'interrompit-il.

Elle continua ses préparatifs sans sourciller. Il aurait aimé qu'elle se révolte, qu'elle soit en colère, n'importe ! Mais qu'il y ait une once d'émotion, un début de sentiment, cela aurait ravivé son vieux cœur qui n'avait presque

plus rien éprouvé depuis presque un siècle, hormis de la solitude et de la tristesse. Victor savait bien qu'au fond de lui, c'était ça qu'il partait chercher...

— Victor, c'est prêt.

Elle le débarrassa de son verre, qu'elle reposa sur la desserte, l'aida à ôter son peignoir. Victor se retrouva nu au milieu de son salon. Il prit la main de Martha pour s'aider à s'installer dans le caisson. Il paraissait inquiet. Il crut voir un sourire sur le visage de Martha alors qu'elle rabattait le couvercle sur lui.

D'abord, il y eut le silence, déroutant, inquiétant. Puis l'obscurité, totale, enveloppante. Ce serait presque envoutant si cela ne me foutait pas le trouillomètre à zéro ! Allez mon p'tit père, tu connais la consigne ! Détends-toi...

— Boum boum, boum boum, boum boum.

— Bonjour mon vieil ami, cela faisait longtemps que je ne t'avais pas entendu me causer si fort !

Trop vite, les bruits de battements de mon cœur s'éloignaient pour ne plus être qu'un lointain écho. J'avais l'impression d'avoir quitté le caisson, d'être seul au milieu de l'univers. Mon corps était en apesanteur, je me sentais bien... Je reçus une goutte sur le visage... puis une seconde... Puis un torrent d'eau s'abattit sur moi ! Il m'entraîna avec lui. Je manquais de m'étouffer ! Je n'allais pas mourir maintenant, quand même ! Et surtout pas noyé ! Je tentais de me raccrocher à quelque chose pour éviter la chute, mais il n'y avait rien ! Je continuai de chuter lourdement. J'allais mourir, c'était sûr ! L'eau, arrivant par vagues, m'empêchait de respirer ! Puis la chute de mon corps fut amortie par de l'eau. Une mer ? Un océan ? Un lac ? Non, cela allait trop vite... un cours d'eau. L'eau, du fait de sa vitesse, ballotait mon corps de part et d'autre. Je bus la tasse, m'étouffai. Le bruit de l'eau, cavaliere comme des chevaux furieux, grondait dans mes oreilles et se répercutait dans tout mon corps. J'eus la sensation de chuter à pic vers un profond abîme. Je n'arrivais plus à penser ni à ouvrir mes yeux, et il y eut la sensation d'une lueur qui s'intensifiait chaque millième de seconde où l'eau continuait à m'emporter dans sa course folle. Puis ce fut l'éblouissement suivi du silence, le vide, l'abandon de l'eau... J'eus l'impression de voler... Je n'eus pas le temps d'arriver au bout de cette pensée que mon corps reprit sa chute effrénée ! Il vint s'écraser à la surface de l'eau et s'enfonça au plus profond...

J'essayai de respirer, mais de l'eau s'engouffra dans ma gorge. Mes pieds rentrèrent en contact avec quelque chose de frais, vaseux... Je donnai un grand coup et filai vers la surface. Elle était trop loin, je ne l'atteindrais jamais ! Je manquais d'air, la lumière était aveuglante, l'eau se fraya un passage en moi...

— Kof, kof, kof.

Je recrachais l'eau pour pouvoir reprendre une grande inspiration. Je m'étais évanoui ? Combien de temps ? Mes yeux s'habituaient à cette luminosité trop forte. L'air était chaud, mais pas brulant. Sur ma langue, il y avait le gout de sel et de vase. Dans l'air flottait une odeur d'embruns... et de... fleurs ? Je connaissais ce parfum ! Tiaré ? Hibiscus ?

Un rapide coup d'œil autour de moi. Je reconnaissais aussi cet endroit ! La cascade où l'on allait se baigner avec ma sœur, quand nous étions petits ! C'était là que mon cerveau avait décidé de m'envoyer ? Je cherchais, du regard, le petit chemin qui remontait jusqu'à la maison familiale. Je luttais avec les herbes hautes et les feuilles gigantesques des plantes luxuriantes. L'air était lourd et humide. J'évoluais difficilement au travers de cette jungle, sans être sûr de ce que j'allais trouver par la suite. Et au détour du chemin, après avoir élagué à mains nues les derniers branchages, elle était là, la maison familiale coloniale. Imposante avec ses deux coursives, ses deux étages montés sur les soubassements qui permettaient une ventilation et une fraîcheur naturelle. J'allais emprunter l'escalier quand un miaulement se fit entendre depuis les soubassements. Je me penchais pour essayer de distinguer ce que cachait la pénombre. Une forme blanche gigotait, se débattait de sa petite prison humaine. Je m'approchais à quatre pattes et je le vis ! Je me vis ! J'avais quoi, six ans ? Sept ans ?

— Hey bonhomme ! Que fais-tu là-dessous ? Tu n'as pas peur des serpents ?

— Mais tais-toi, on va perdre par ta faute ! Mais cache-toi !

— Sept, huit, neuf, dix ! J'arriiiiiive ! Je sais où tu te caches, petit coquin !

Cette voix douce, enfantine... Les larmes me montent aux yeux. Julie... Je l'entendais courir dans l'herbe, m'appeler par mon prénom. Me menacer de manger tous mes bonbons si je ne sortais pas... Un claquement de porte, des pas sur la coursive au-dessus de nos têtes.

— C'est l'heure de gouter, maman va sonner la cloche, tu viens ? m'ordonna-t-il plus qu'il ne me proposa.

— Venez gouter, c'est prêt !

Je le suivis mais je connaissais bien le chemin. Ils s'installèrent autour de la table en formica.

— Oh Pauline, ma douce Pauline. Si tu savais combien tu m'as manqué ! dis-je de ma voix étranglée par l'émotion.

— Elle peut pas te voir ni t'entendre ! me dit-il d'un ton neutre alors qu'il mordait dans sa tartine de pain.

— Vraiment ?

— Ouais, c'est comme ça, y'a que moi qui peux.

— Comment tu sais ça ?

— Je sais pas, c'est comme ça.

Maman était adossée contre l'évier, elle s'était servie une grande rasade de café. Elle couvait ses enfants du regard, un grand sourire épanoui sur son visage. De l'autre pièce montait le son d'un téléviseur crachant les dernières nouvelles. La curiosité m'attira. Je fis coulisser les deux battants menant au salon où régnait la fierté de mon père, sa smart TV interactive. Il était assis dans son fauteuil, sa tablette en mains. Il regardait, par-dessus ses lunettes, les nouvelles, d'un air consterné.

— Tous des cons ! Tu te rends compte Etienne, tous des cons ! Comme si quatre ans n'avaient pas suffi...

J'apparus dans l'encadrement, bronzé, les cheveux mi-longs, vêtu d'un short et d'un t-shirt hawaïen, une roulée à moitié éteinte collée au coin des lèvres.

— L'investiture du second mandat de Donald Tramp prendra effet officiellement en janvier...

La journaliste continuait de traiter l'information sur l'écran. En arrière-plan, on voyait le président accompagné de sa femme prenant un bain de foule.

— 'pa, je prends ta voiture, y a une fête sur la plage.

— Pas de THC, mon fils, lui dit-il, tout en suivant l'actualité d'un œil morne.

— Tu t'grouilles, j'ai pas que ça à faire ! me lança-t-il et il passa la porte d'entrée, qu'il referma derrière lui. Quand je rouvris la porte, la nuit était

tombée. La jungle entourant la maison avait cédé la place à un immense banc de sable. Un énorme feu de bois brûlait au loin, et des formes évoluaient autour. Une musique techno montait à mes oreilles. L'odeur de viande animale brûlée se mêlant aux embruns vint agresser mes narines. Des rires, des cris, un brouhaha festif. Et en instant, je sus qu'elle était là, j'aurais pu reconnaître son rire, son odeur entre tous. Ce petit rire cristallin, unique, m'évoquait son sourire, ses grands yeux noirs. Je revoyais ses boucles brunes se mouvant au gré de la musique. Elle était là... de l'autre côté du feu, une rootbeer à la main, riant et dansant parmi d'autres jeunes femmes.

— Pas mal hein ! Mais c'est la mienne ! Alors défense d'y toucher ! me dit-il en me tendant une bière fraîche

— Juste, elle est pas encore au courant, mais un jour, elle sera ma femme ! et il finit d'une traite sa bière.

Mon assurance me fit sourire. Je pensais que de la revoir aurait ravivé la douleur de son départ, mais il était moindre que ce que j'avais craint. Mais déjà, le jour se levait, la musique, les gens, le feu, Alice se dissipèrent. La neige se mit à tomber. Elle recouvrait déjà la plage... L'angoisse monta et me noua la gorge, une boule de plomb tomba sur mon estomac. J'entendais les gens crier au loin. Et comme un rugissement montant du plus profond de mes tripes, je me mis à hurler, à courir vers cette masse informe échouée au bord de l'eau. Je m'écroulais à ses pieds. Je devenais fou. J'attrapais et entourais ce corps trempé et glacial de mes bras.

— Paulie, Paulie... Nooon, Paulie... Reviens, ne m'abandonne pas ! Ma voix se mêlait à mes sanglots. Je cherchais à la réanimer en vain. Je sentais mon cœur se fissurer et exploser à nouveau. Je me perdis dans ma douleur, mon corps se balançait tout seul, je ne pouvais plus penser. Je n'étais plus que douleur.

Pauline n'avait pas réussi à passer les tests pour avoir droit à la régénération. Séparée de ses enfants déjà replacés dans des cellules familiales, ainsi que de son mari, elle allait être évacuée, « reconditionnée » dans une colonie de travailleurs manuels. Elle avait préféré se supprimer, s'effacer... Je ne pouvais pas la relâcher. La douleur et le froid me tétonisaient. Je sentis ses mains se refermer sur mon bras, m'empoigner et me tirer. Je fus contraint de relâcher son corps et me relevait pour te suivre. Alice... La neige avait disparue, la plage aussi, le bruit du ressac laissa la place à un smooth jazz. Je

me retournais pour te regarder. Tu me tirais vers le centre de la piste, tout autour, des tables, des gens sur leur 31, des rires, l'odeur des mets raffinés, du vin. Mes yeux se posèrent sur toi... Alice... Tu étais souriante, tes grands yeux noirs brillaient de bonheur. Mon Dieu, que tu es belle ! J'en eus le souffle coupé. Notre mariage !

— Allez viens, grand bête ! Moi non plus, je ne sais pas danser ! On va faire comme on sait si bien faire, on va se débrouiller ! Tu vas voir, ça va être bien.

Je te laissais m'entraîner après toi. J'étais hypnotisé par tes lèvres couleur cerise. J'aurais tellement voulu les goûter à nouveau pour savoir si elles avaient vraiment le goût de cerise. Ta tâche de naissance, au creux de ton épaule, qui avait la forme du Japon et que je rêvais d'effleurer à nouveau. J'aurais tant voulu être cette boucle brune qui s'était échappée de ton chignon et qui s'écrasait sur ta clavicule... Attends-moi Alice, ne pars pas ! Ne pars plus... Laisse-moi t'enlever ces minuscules fleurs de cerisier parsemées dans ta coiffure. Défaire ton chignon pour m'extasier en regardant tes boucles brunes tomber lourdement sur tes épaules... Oh Alice... Tu es collée contre moi et nous tournons sur nous-mêmes sur les notes d'un jazz langoureux. Tu éclates de rire et t'éloignes de moi... Ta main toujours dans la mienne, tu nous obliges à courir vers la sortie. Une fois la porte passée, je me retrouve dans une immense pièce, seulement aménagée d'un grand bureau moderne blanc doté d'une immense surface retina tactile. Tout un pan de la pièce est fait de baies vitrées. Sur le mur, derrière le bureau, est suspendu une œuvre de Hopper, les très célèbres pompes à essence. Ma fierté, mon orgueil... Mes deux dernières expériences m'ont extenué. Pourquoi les ai-je vécues ? Où était mon autre moi ? Ou bien l'intensité de mes émotions m'aurait fait fusionner avec mon autre moi ? Une porte s'ouvre, mon moi, 40 ans environ, pénètre dans la pièce. Il semble excédé, déterminé. Tu es là, à sa suite, tu as perdu ton sourire, tes traits sont tirés, tes yeux sont en colère. Je reconnais cette colère... je l'ai vécue.

— Tu ne peux pas prendre une telle décision, Etienne ! Tes fonctions t'ont monté à la tête, mon pauvre ami ! elle claqua la porte derrière elle et s'avanza vers le bureau.

— Le contrôle des naissances ? Le contrôle des signatures ADN ? Dis-moi, maintenant que tu es atteint du syndrome de Dieu, comment dois-je t'appeler ?

— Alice, te rends-tu comptes de la masse humaine sur cette planète ? On ne peut pas laisser quiconque procréer ainsi ! Nous devons être rigoureux, et cela passe par un contrôle ! tenta-t-il d'argumenter.

— Laisse-moi voir si j'ai bien compris, ok ? Cela veut dire que, si demain je tombe enceinte, j'ai une « chance » sur deux, soit que l'on me fasse avorter par la contrainte, soit d'arriver au terme mais qu'il soit donné dans une cellule familiale et que je ne le reverrais jamais ?

— Tu sais bien que c'est plus compliqué que ça, Alice ! Qu'il en va de la survie de cette planète et de la race humaine...

Les yeux fermés, la colère ancrée sur son visage, elle leva une main en signe d'injonction de silence. Elle rouvrit lentement les yeux et le scruta. Je me suis toujours demandé ce qu'elle pensait à cet instant-là. Peut-être qu'elle essayait d'enregistrer dans sa mémoire, le peu d'humanité qui me restait... Elle se retourna et prit la porte.

— Rattrape-la ! Rattrape-la de suite, sinon, tu ne la reverras jamais ! Je l'avais empoigné par les épaules et j'étais en train de secouer mon autre moi.

— Tu sais aussi bien que moi que c'est déjà trop tard ! me rétorqua-t-il placidement. Ou bien était-ce de la résignation. Il se leva de son fauteuil, vint se placer face à moi et me dit :

— Tout ceci est ton entière faute ! et il me poussa du plat de ses mains, me faisant vaciller sur mes pieds et chuter sur la baie vitrée qui céda sous mon poids, me propulsant ainsi dans le vide.

Et puis...

Ce fut le noir absolu, à nouveau... Le bruit de l'eau dans sa course effrénée qui allait bientôt me rattraper, les battements de mon cœur qui s'affolaient. Puis la lueur, à nouveau, au loin, qui s'intensifiait. Le grondement de l'eau se décuplait. Tout recommençait à l'identique. Tout ? Presque tout... Une fois que mon corps finit sa course dans le lac, je donnais un grand coup de pied pour remonter à la surface. J'étais préparé, je ne m'évanouirai pas cette fois ! Je nageais pour remonter plus rapidement vers la surface. Une fois sorti de l'eau, je me rendis compte que quelque chose avait changé dans le paysage. Je n'étais plus tout seul... De l'autre côté de la rive, des gens de tous âges étaient rassemblés. Des jeunes, des vieux, des hommes, des femmes... Aucun que je ne reconnaissais, qui étaient-ils ? Que faisaient-ils ici, dans mon voyage ? M'avaient-ils vu ? J'avais bien l'impression que non.

Curieux, je décidais de m'approcher. Une des jeunes femmes avait dû sentir ma présence. Elle avait de grands yeux bleus, des cheveux épais noir de jais et une tache de naissance, sur son avant-bras gauche, de la forme de l'ile du Japon...

# Chapitre 8

*Julie*

Une odeur de guimauve et de vanille aromatisait la cuisine. Jasmine était en train de tester une nouvelle recette de yaourt au lait d'amande. Malgré les nombreux tutos qu'elle avait regardés, son dernier essai à base de violette irisée n'avait pas été très concluant. Il avait au moins permis à la petite famille d'obtenir de nombreux likes. Pendant qu'il se filmait en train de le déguster, Pierre avait avalé avec surprise un bout de violette. Celui-ci aurait dû être mouliné mais Jasmine avait oublié de le faire. Quelle tête il avait fait ! Pierre était devenu aussi rose que les murs de la cuisine ! La vidéo avait eu un succès fou. Heureusement, avait-il alors pensé en embrassant sa femme pour garder l'ambiance glam' chic, il n'avait pas donné directement le yaourt à leur petite Myrtille. Leur petit poupon d'amour aurait pu avoir la gorge irritée, voire bien pire... Mais Pierre évacua rapidement cette vilaine idée et se réjouit du joli sourire que lui offrait innocemment sa petite princesse. Jasmine lui sourit également et cela termina de lui rappeler la chance qu'il avait d'avoir une si aimable famille. Sa charmante femme avait une créativité débordante. Gâteaux, tricots, mandalas... ses envies de découvertes n'avaient de limite que la bienséance qui régnait sur leur chaîne Tweety. C'est d'ailleurs pour cela qu'il avait voulu lui offrir cette jolie maison de banlieue. Jasmine pouvait y exprimer ses nombreux talents. Leur petite Myrtille était d'ailleurs sa plus jolie idée. Elle était arrivée depuis déjà 13 doux jours et avait fini d'égayer leur parfait bonheur.

Ce fut avec une charmante minutie que Pierre avait suivi à la lettre tous les tutos que lui avait partagé sa femme sur son compte Tweety. L'alliance des couleurs, la disposition des meubles, les parfums d'ambiance, il avait tout étudié, parfois jusque très tard dans la nuit, pour que leur nid soit ce qui ressemble le plus au paradis. Tous ses sens étaient en éveil pour que Jasmine soit dans les meilleures conditions possibles pour réaliser le fruit de leur amour. L'arrivée de leur petite Myrtille fut un vrai délice. Il en avait plein la bouche rien que d'y songer. Tout était parfait, tout. Même les influenceurs avaient partagé les photos de leur petite merveille. Jasmine n'avait jamais été

aussi rayonnante. Il n'avait plus aucune raison d'être malheureux maintenant, songeait-il alors qu'il replaçait la tête de lit de leur petit bijou vers le mur nord. Ceci, selon la fine analyse du Dr Sweety expliquée dans sa dernière vidéo intitulée « Le développement personnel appliqué au nourrisson », afin que les nuits de leur agneau soient empreintes de douces allégories du verbe « aimer ». Il avait mis du temps à choisir la couleur de ce mur et avait opté pour un joli orange-pêche. Ainsi sur les photos, sa femme avait un teint charmant, tout en lui permettant de continuer à cultiver un univers de songes exotiques. C'est ce qu'indiquait le Dr Sweety dans les vidéos.

C'est d'ailleurs en regardant les vidéos de ce médecin que Pierre en avait vu une autre à propos d'un appareil qui permettait d'explorer son « paysage intérieur ». Cette vidéo expliquait que dans des temps plus anciens, les gens vivaient au contact d'une douce et chatoyante nature. Cette époque semblait remonter à très loin, peut-être même à plus de deux ans. Elle présentait des gens qui vivaient une sorte de bonheur infini. Leurs visages aux courbes parfaites semblaient baigner dans un champ de lavande fraîche. Durant ces exquises années, expliquait-on, les personnes se côtoyaient avec joie, chaque jour. Un professeur exposait le fait qu'à l'époque, le cerveau assimilait moins d'informations mais avec plus de précision, car la technologie n'était pas assez puissante pour switcher rapidement d'une notification à l'autre. On nous indiquait également que les gens mangeaient sans même prévenir leurs followers ou qu'ils vivaient parfois dans de petites communautés appelées « village », loin des mégalopoles. D'une certaine manière, les habitants de ces « villages » semblaient connectés plus à eux-mêmes qu'à internet. Les jolies images de la vidéo avaient flatté l'œil de Pierre. Il se projetait facilement dans cette autre vie et en imaginait les différentes saveurs. Toute la nuit, il avait ensuite rêvé d'un lieu idyllique et se voyait, comme dans la vidéo, courir pieds nus sur la plage et être éclaboussé par de tendres vagues, ramasser du bois et sentir son écorce encore humide caresser ses doigts, allumer ensuite un feu et s'émerveiller devant sa danse qui crépitait toute sa fougue puis, porté par l'odeur d'une bibliothèque mijotant un savoir encore tendre, s'asseoir pour lire. Cette dernière image resta en lui toute la journée. Il avait été intrigué par cette manière de vivre et se demandait si c'était à cela que ressemblait « son paysage intérieur ». Quand il le visionna à nouveau, Pierre comprit que l'appareil permettait en effet à chacun d'y accéder quand il le désirait. Il se

décida donc à l'acheter. Il pensa que ça lui permettrait de faire une vidéo intéressante sur sa page Tweety.

C'est donc les yeux rivés sur le mur nord qu'il se rappela que l'appareil avait été livré depuis une éternité. Il se souvenait l'avoir stocké dans sa salle de montage. C'était dans cette pièce que Pierre retouchait les photos et montait les vidéos pour espérer faire grimper son nombre d'abonnés. Sa femme avait été très déçue au début de leur relation qu'il n'arrive pas à faire d'elle des photos reflétant ses traits pulpeux et sa bouche gourmande. À l'époque, elle continuait à entretenir des relations avec d'autres profils du site Meety. C'est pour cela qu'il avait investi dans tout ce matériel. Jasmine devenait si savoureuse avec lui quand le nombre de likes augmentait sur sa page. Le travail de Pierre ayant fait doubler les abonnés de Jasmine, ils avaient fini par contractualiser un pacte one-one afin d'accéder à l'autorisation d'enfanter. La période de sa grossesse avait été une vraie euphorie dans leur couple et l'accouchement un point culminant. Mais beaucoup de temps avait passé depuis. Il regarda affectueusement quelques photos qu'il avait laissées sur une vieille tablette digitale, puis il alla récupérer le carton qui contenait l'appareil.

Pierre regarda distrairement la notice puis brancha ce qui ressemblait à un bonnet. Il était indiqué qu'il devait s'allonger avant de l'enfiler sur la tête. Il n'y avait dans son atelier que le vieux fauteuil en cuir qu'il avait gardé de sa mère. Ce fauteuil, pensa-t-il, datait peut-être de l'époque dont parlait la vidéo. Jasmine voulait le jeter car il dépareillait dans leur élégant pavillon. Le cuir marron s'effilochait et le chaton de Pierre l'avait de nombreuses fois affublé de coups de griffes. C'était presque étonnant qu'il tienne encore debout. Plus d'une fois, Pierre avait failli accepter de s'en débarrasser, mais quand il s'y installait, une sensation de bien-être l'enveloppait et le ressourçait presque immédiatement. Il avait donc décidé de le mettre dans sa salle de montage pour ne pas rompre l'esprit Feng Shui qui sublimait le reste de la maison. C'est assez naturellement que Pierre décida de s'y asseoir pour porter sur sa tête l'appareil.

À peine posé, il sentit une vague de chaleur traverser son corps, une colère immense submergea son estomac puis raidit ses muscles. Sa main droite se crispa et, comme guidée par des émotions que Pierre ne maîtrisait plus, elle se contracta en un poing qui lui paraissait être plus dur que du béton. Cette

sensation de puissance ajouta de l'euphorie à la colère qui se démultipliait en lui et envahissait chaque parcelle de son corps. Pierre se sentait plus fort que jamais, plus confiant et même plus grand. Il se sentait invincible dans cette transformation poussée par un feu de vie qu'il n'avait jamais ressenti. Fier et sûr de sa force, il regarda son poing. À peine eut-il la possibilité d'y réfléchir, que celui-ci partit comme une flèche, droit devant, pour s'exploser sur sa face. Pierre tomba, raide, au sol. Allongé, les yeux clos et incapable de bouger le moindre membre, Pierre sentit une odeur nauséabonde l'entourer. Il n'arrivait pas à la définir. L'odeur lui piquait les narines et s'introduisait dans son corps en forçant, raclant et crachant sur chacun de ses organes. Une terrible souffrance se déchaîna dans ses intestins et son sphincter initia contre sa volonté des mouvements de contractions rapides et secs qui lui infligeaient une douleur extrême. Plus il tentait de les contrôler, plus le mouvement s'accélérerait brutalement, laissant sortir tout ce que son corps contenait de plus infect. Une honte morbide l'envahit mais il restait impuissant, sans aucune possibilité de bouger. Après un effort extrême et dans un cri de désespoir monstrueux, Pierre réussit à ouvrir les yeux. Il était debout, sur un quai de gare et toujours dans l'impossibilité de se mouvoir. Des trains s'arrêtaient parfois mais il ne pouvait pas éviter toutes les silhouettes anonymes qui y montaient et en descendaient. Il se faisait bousculer sans cesse, incapable de se défendre, de se protéger, incapable de trouver des solutions pour soulager ces terribles douleurs qui enflammaient son corps, incapable d'éloigner cette odeur âcre qui le poursuivait jusqu'à infiltrer ses pensées les plus intimes.

Il sentit alors une main attraper son bras et le tirer dans l'intérieur d'un train qui venait de s'arrêter. Il n'arrivait pas à distinguer la personne qui l'avait amené ici. La douleur restait effroyable et une angoisse supplémentaire le submergeait. Qui était-elle, que voulait-elle de lui, était-elle la responsable de toutes ces atrocités ? Il voulut lui hurler cette inqualifiable ignominie qu'il subissait injustement, il voulut lui cracher avec force toute sa sinistre révolte qui continuait à combattre en lui mais il n'y eut qu'un lamentable et pathétique filet de bave qui coula le long de son menton. Cependant, il lui sembla reconnaître la démarche d'une femme, cette salope s'éloignait sans même se retourner. Il l'observa une dernière fois dans un mélange de dégout et d'espoir qu'elle revienne le délivrer. Elle était petite et assez fluette. Elle ne

devait plus être toute jeune car ses cheveux, attachés dans un chignon strict, étaient tous blancs. Elle disparut.

L'odeur restait infâme. Pierre s'aperçut qu'une foule de silhouettes, indistinctes, l'entourait. Une émanation insupportable de pourriture se dégageait de tous ces individus sans visage. Les voir, les sentir, leur simple contact le dégoutait. Tout était dégueulasse autour de lui et sa colère était la seule chose qui lui permettait de supporter cette situation ignoble. Il les détestait tous, il avait horriblement mal et ne comprenait rien à tout ça. Il ne se souvenait même plus comment il avait pu en arriver là. Il sentit de nouveau son poing droit se contracter. Ses ongles s'enfonçaient dans sa chair, du sang coula et, dans un geste féroce, Pierre éclata la vitre. Aucun bruit, aucune réaction ne s'ensuivit. Encore une fois, il hurla, de désespoir, de peur. Il était submergé par toutes ses émotions, mais rien. Personne autour de lui ne bougea ni ne lui prêtait attention.

Un profond écœurement souleva son cœur. Il faillit vomir, il se débattit dans tous les sens et réussit à s'affaler sur un siège. Une fenêtre était ouverte. Pierre put enfin respirer un peu. Il prit le temps de poser ses pieds sur le sol et s'aperçut qu'ils étaient nus. Longuement, il les regarda. Ses pieds étaient rouges, noirs, terriblement sales. Ils étaient meurtris, pourtant Pierre ne se souvenait pas les avoir utilisés. Il les posa bien à plat et apprécia la fraîcheur du sol qui les soulagea un instant. Quand il releva la tête, il y avait moins de monde autour de lui, moins de bruit aussi. Vers l'avant du wagon, il remarqua un siège plus confortable et qui était dans le sens de la marche. Il alla s'y installer et se mit à l'aise. Pierre retira son pull et déboutonna son pantalon. Il avait faim, son ventre se permit un simple gargouillis. Une lumière attira son regard sur sa gauche. Il vit un bouton de porte sur le siège mitoyen. Curieux, Pierre le tourna. Une porte s'ouvrit et il découvrit une pièce où était installée tout un tas de personnes. Ces personnes, à la différence des autres, le regardèrent. Il leur rendit leurs regards, et s'aperçut que c'étaient les premiers visages qu'il voyait.

# Chapitre 9

*Selena Anguss*

Elle était seule, comme à son habitude. Effrayée, tremblante, assise sur le rebord de son lit froid et défaits, le talon frappant le rythme de son anxiété. Le regard droit, face à rien, elle porta ses mains croisées contre son menton, à la façon d'une prière. Le mouvement éreintant de son genou fit s'entrechoquer sa mâchoire fermement tendue. Il y avait une heure de ça, les volets de la fenêtre qui lui faisait face s'étaient ouverts automatiquement, accompagnés de leur son mécanique à peine audible, mais déjà si bruyant dans cette chambre où rien ne résonnait. La pièce s'éclairait progressivement au rythme des ampoules LED qui se coordonnaient à la lumière naissante du jour pour offrir un réveil naturel. Il n'y avait pas eu de réveil, bien entendu, mais cela, tout intelligent que ce système était, il ne le savait pas.

Toutes les pensées de la jeune femme se dirigeaient vers un colis qu'elle refusait de regarder, caché au pied de son lit, là où elle l'avait délicatement déposé quelques heures auparavant. L'achat s'était fait par impulsion. C'était comme ça, quelques fois. Elle allait souvent s'enterrer, décider qu'il n'y avait plus rien à faire pour elle, qu'elle ferait mieux de rester seule et de ne pas essayer d'aller mieux. Puis parfois, elle ressentait cet élan, presque de l'espoir, qui lui disait de faire quelque chose, d'écouter ce qu'on lui disait de faire, de retrousser ses manches. Elle avait fait ainsi lorsque, au gré de l'une de ses recherches, elle avait appris l'existence d'une machine capable d'accompagner un individu au plus profond de lui-même. Une vaste blague ? Apparemment pas. Ce fut lors de cette énième nuit sans sommeil qu'elle avait décidé de commander l'objet. Une vibration du bracelet intelligent qu'elle portait au poignet et elle avait retrouvé la boîte attendue au pas de sa porte.

À présent, elle ne savait plus. Avait-elle envie de voir de quoi elle était faite ? Elle savait qu'elle n'y trouverait rien d'intéressant, ou pire, elle devrait faire face à sa propre nature, celle-là même qui la dérangeait, l'ennuyait, la dégoûtait.

Un soupir, presque semblable à un grondement, s'échappa de ses mâchoires serrées. Elle essaya d'expulser tout ce qu'elle avait : appréhension, doute, chagrin.

Elle avait lu qu'il était conseillé d'avoir une personne à proximité. Un ami, un parent. Elle n'avait personne de cet acabit.

Elle traîna difficilement son corps sur le matelas, s'agrippant à la fibre synthétique, pour arriver à son extrémité. La boîte, blanche, brillante, était posée là, à même le sol, patiente. Elle s'en saisit pour la tirer vers elle. Ce n'était pas si lourd. À nouveau, elle passa un long moment à la regarder, comme si l'emballage, seulement, allait pouvoir lui donner les réponses qu'elle cherchait.

Elle jeta un œil défaït à l'armoire ouverte et éventrée qui se collait aux murs de sa chambre. Un peu de poussière avait commencé à se déposer, depuis qu'elle avait été dépossédée de la moitié de son contenu. Tous les habits qui restaient avaient été poussés à une extrémité de la barre de penderie. C'étaient ses affaires à elle. Fades, tristes et insignifiantes.

Son regard se posa à nouveau sur la boîte. C'était sa dernière chance de trouver une réponse à ses problèmes et peut-être saurait-elle alors prouver à la seule personne qui comptait vraiment qu'elle pouvait être une meilleure version d'elle-même.

Elle ne comptait plus le temps qu'il lui fallut pour finir par ouvrir la boîte ; blanche, immaculée, comme l'était son appartement, comme l'était tout ce qu'elle avait connu.

Elle feuilleta distraitemment les documents qui accompagnaient l'appareil, toujours peu convaincue par ce qu'elle s'apprêtait à faire. Finalement, elle s'allongea contre ses oreillers, bras tendus, paumes vers le plafond, les épaules relâchées, comme on le lui avait appris. Cette position ne l'avait jamais réellement aidée à combattre ses crises d'anxiété, mais peut-être serait-elle assez efficace pour l'aider à se relaxer suffisamment pour cette expérience.

Elle déposa l'appareil contre son front, le laissa tomber sur ses yeux fermés, une dernière expiration pour expulser la tension. Elle était prête.

Un sifflement apaisant vint lui chatouiller les oreilles. Elle ouvrit les yeux, prête à mettre fin à son essai, mais elle n'était plus dans sa chambre. Un vent

frais lui fouettait le visage. Est-ce que cette sensation était réelle ? Elle restait sans réponse et interdite face à ce qu'elle vivait. Devant elle, une allée de chalets juchés sur une plateforme en bois, perdus au milieu de montagnes enneigées. Un paysage qui ne lui semblait pas familier et qui, pourtant, était plus apaisant que n'importe quel souvenir d'enfance.

Elle se sentit attirée, ses pieds s'enfonçaient dans la neige et pourtant, il lui était aisé d'avancer. Elle passa les marches en rondin pour se placer devant la porte du premier chalet.

Elle connaissait l'anxiété, elle connaissait ce sentiment si familier et destructeur, mais ici, il était lié à de l'appréhension et, peut-être bien, de l'espoir ? Elle ne savait plus mettre le doigt sur ce qu'elle ressentait, mais si tout cela était réel, peut-être réussirait-elle à se retrouver, à se sortir de cette impasse dans laquelle elle s'était retrouvée prostrée depuis trop longtemps.

Elle poussa la porte.

Elle se trouvait dans une pièce toute faite de bois qui, à première vue, paraissait d'une grande banalité, comme l'était la façade. La grande pièce était vide, à l'exception d'une cheminée dans laquelle un feu était allumé et un canapé aux coussins rouges qui lui faisait face. Entre les deux se trouvait un enfant. Habillé d'une salopette d'hiver, il était assis face aux flammes qui dansaient dans l'âtre, perplexe à la venue de la jeune femme.

Celle-ci s'avança, fébrile. Il n'y avait personne d'autre, tout était silencieux. Elle s'accroupit au niveau de l'enfant qui détourna son regard, peu impressionné par la présence de la jeune femme. Il ne devait pas avoir plus de trois ans, il jouait avec ses doigts et les boutons de sa salopette.

— Qu'est-ce que tu fais là, tout seul ?

L'enfant ne répondait pas, encore faudrait-il qu'il sache parler. La jeune femme s'assit en tailleur, abasourdie par la rencontre qu'elle était en train de faire. Elle ne saurait dire si tout ça était réel, pourtant, elle se rappela de la salopette rouge qu'elle portait à ce moment-là. Elle se rappela des moments de solitude, qu'elle passait alors que ses parents ne la surveillaient que par l'intermédiaire d'une caméra qui avait pris la fonction de nounou dans bien des foyers. Elle sentit sa gorge se serrer alors qu'elle passa tendrement sa main dans les cheveux courts du bébé qui ne prêta pas attention à ce geste.

— Robin ?

L'enfant interpellé se tourna vers la femme qu'elle deviendrait, en l'interrogeant du regard. Elle ne répondrait pas. Elle se rappelait avoir mis bien plus de temps que la majorité des enfants avant de prononcer ses premiers mots.

Elle ne dit rien de plus et se contenta de continuer à caresser les cheveux de l'enfant, qui retourna à ses boutons. Ses doigts passaient entre les cheveux fins, et c'était autant de tendresse que de détresse pour ce que deviendrait la petite. Elle était innocente, insouciante. Elle ne savait rien encore de ce qu'elle allait devenir, du désarroi dans lequel elle tomberait. Pour l'instant, le seul obstacle qu'elle rencontrait, c'était celui de faire passer le bouton dans son passant.

Robin ne savait pas si elle était heureuse, à l'époque. Le bonheur, c'est un grand mot pour un enfant, mais elle savait au moins qu'elle ne connaissait pas encore la misère.

Elle n'était pas certaine de vouloir continuer : cet enfant serait peut-être la seule itération d'elle-même qui n'aurait pas connu la souffrance. Toutefois, elle comprenait aussi que sa catharsis débutait, il ne fallait pas s'arrêter en si bon chemin.

Elle se leva, sans un mot pour l'enfant et se dirigea vers la porte. Elle la referma derrière elle. Dos au chalet, elle faisait face à une immense étendue de neige sans fin. Elle savait que ce n'était que virtuel, ça ne pouvait pas être réel. En temps normal, il lui semblait qu'elle se serait sentie perdue, au milieu d'une telle étendue, coincée dans cette immensité. Seule. Étrangement, ce n'était pas le cas. Elle se sentait... Elle ne ressentait rien, en vérité. Pas d'apaisement, mais pas de peur, non plus. C'était un début.

Elle se dirigea vers le second chalet. Elle posa la main sur la poignée, mais hésita un peu avant de l'actionner. La pièce dans laquelle elle pénétra était semblable, à l'exception de l'occupante. Robin s'approcha doucement pour arriver à voir la personne allongée dans le canapé.

Cachée dans une lourde couverture, la jeune fille ne laissait dépasser que ses pieds habillés de chaussettes dépareillées. Robin se pencha à l'autre extrémité du canapé pour soulever la couverture qui lui cachait le visage.

Celui-ci se découvrit, très proche du sien, mais contusionné, gonflé. La jeune fille devait avoir 13 ans. Elle regarda Robin sans se sentir interpellée. Elle se redressa, s'assit en faisant face à sa version adulte, toujours enroulée dans sa couverture. Elle ne sourit pas, son air était grave.

— Bonjour, tenta timidement Robin.

La jeune fille ne lui répondit pas.

Robin regarda le sol. Elle savait que ce serait peut-être difficile, mais elle le ressentait de plus en plus. Elle avait envie de courir, sortir de cette prison de bois, retirer l'appareil et oublier tout ça. Continuer à être malheureuse, continuer à être misérable. Qu'y gagnait-elle mis à part ce qu'elle savait déjà ? Qu'elle n'était pas comme les autres, qu'elle avait toujours été malheureuse et que jamais on n'avait été là pour elle. Très tôt, elle-même avait arrêté de s'aider. Et elle faisait face à celle qui allait prendre cette décision.

Elle expira. Elle ne devait pas abandonner maintenant. Elle ne devait pas s'abandonner maintenant.

— Je sais ce qu'il t'arrive. Je suis désolée. Les gens ne sont pas tendres parfois.

La jeune fille détourna le regard. Robin n'avait jamais été forte avec les mots. Ce n'était certainement pas maintenant qu'elle allait trouver les bons pour redresser son destin. Elle ne pouvait rien y changer, de toute manière, et elle devrait regarder cette jeune fille s'éteindre, se taire, encore plus, et disparaître du monde.

Une larme s'échappa sur sa joue et Robin l'essuya d'un coup de manche. Une deuxième la suivit très vite. Elle ne prit pas le temps de s'en occuper.

— Je suis désolée. Je suis désolée.

Désolée de ne pas avoir fait plus, désolée de ne plus rien avoir fait pour que ça aille mieux, désolée de s'être abandonnée, désolée de ne pas avoir su aider la jeune fille qu'elle était.

Tout, par la suite, ne serait plus dirigé que par cette décision de tout enfouir, de tout cacher, et de se laisser doucement ronger par la désolation.

La jeune fille gardait son regard tourné vers les fenêtres condamnées, encastrées dans le mur en rondins, mais une larme coula sur sa joue bleutée. Robin la remarqua, alors que ses propres joues étaient trempées par son affliction. Elle se saisit de sa manche pour essuyer les larmes de la jeune fille

avant de la prendre dans ses bras. Dans cette embrassade, elle se donna plus d'amour que jamais elle ne s'en était accordé.

Robin avait laissé son jeune alter ego du second chalet pour se retrouver à nouveau dehors, prête à en découdre avec le troisième.

Elle appréhendait, comme les fois précédentes, mais maintenant, il lui semblait savoir ce qu'elle allait rencontrer. Sa vie avait été fade, simple et visiblement sans problème à partir du moment où elle avait décidé de se laisser porter par la vie plutôt que de prendre la barre. Elle savait pourtant quel événement suivait, ce qu'elle avait vécu et dont elle se rappelait parfois lorsqu'elle ne savait plus comment faire semblant d'avancer.

Elle ouvrit la porte et, comme prévu, elle connaissait bien la silhouette qui faisait face à la cheminée. Elle avait les cheveux mouillés et le corps nu, humide. Ses yeux étaient vitreux, auréolés de cernes douloureux et ses mains tremblaient.

Robin vint se poster devant la cheminée pour lui faire face. Elle n'était pas beaucoup plus vieille que sa pitoyable jumelle. Celle-ci porta son regard sur Robin, larmoyante et désespérée.

— Pourquoi tu es là ?

C'était une question légitime, qui brisa le cœur de Robin. Elle ne répondit pas et vint s'asseoir aux côtés de la jeune femme. Elle se saisit de sa main tremblante.

Elle ne devrait pas être là.

Elle avait essayé, de toutes ses forces, de ne plus être là. Elle avait pris des médicaments en se faisant couler un bain. Elle avait fermé les yeux quand celui-ci s'était rempli. Elle était prête à ne plus être là, mais, par un coup du sort, elle avait à nouveau ouvert les yeux. Elle ne sentait plus son visage et l'eau lui arrivait jusqu'au menton, mais elle s'était réveillée. Personne n'avait rien su. Robin elle-même ne saurait dire si elle avait été honteuse d'avoir intenté à sa vie ou si c'était le fait de ne pas avoir réussi, qui l'avait contrainte au silence.

Le silence. Sa vie avait été dictée par le silence. Elle avait tu ses sentiments, son désarroi. Elle avait tu les violences qu'elle avait connues et celles qu'elle s'était infligées.

Le silence, elle le gardait. Elle n'avait rien à dire qui la ferait se sentir mieux. Ce silence-là était bénéfique, alors qu'elle regardait une image d'elle-même que ce silence avait détruite et allait continuer à détruire, elle prenait le parti de respecter celui qui lui permettait de mettre de l'ordre dans ses idées.

Elle serra un peu plus fermement la main de l'autre elle qui la serra en retour.

Robin se rendait compte combien il lui serait dur de faire à nouveau face au vrai monde et à son quotidien. Tout ça pourrait n'avoir servi à rien, mais pour elle, pour cette jeune femme éreintée, pour l'adolescente maltraitée qui finira par devenir son propre bourreau, et pour cette enfant insouciante, elle fournirait ce dernier effort.

Elle se leva, se dirigea vers la porte, prête à retourner dans sa chambre, quand quelque chose, du coin de l'œil, attira son regard.

Contre le mur, parallèle à celui qui abritait la cheminée, se trouvait une porte. Chose étrange, elle était persuadée de ne pas l'avoir vu dans les pièces précédentes.

Elle hésita, se tourna vers son alter ego qui ne semblait pas dérangée par cela.

Peut-être s'agissait-il d'une autre vision d'elle-même ? Une étape supérieure ?

Elle joua un instant avec ses mains, prostrée sur elle-même. Elle n'avait pas eu vent d'une telle chose, mais les faits étaient là : une porte était apparue.

Elle s'avança, posa ses mains contre le bois, puis son oreille. Elle n'entendit rien.

Le cœur battant, elle porta la main à la poignée. La stupeur la paralysa quand elle découvrit plusieurs personnes dont les visages lui étaient inconnus, cachés dans ce qui devait être le refuge de sa conscience.

# Chapitre 10

R. Galmon

En poussant la porte, la dernière chose à laquelle je m'attendais était de rencontrer d'autres personnes ! Dans mon propre paysage intérieur ? Alors que je suis là, peinard, à me balader dans ma tronche ? Qu'est-ce que c'est que ce délitre !

J'espère que ça veut pas dire que je suis schizophrène ou quelque chose dans le genre, parce que ça me foutrait les boules quand même. Remarque qu'après l'exploration que j'ai faite aujourd'hui, je peux pas nier que j'ai peut-être effectivement quelques soucis dans la caboche.

— Salut tout le monde, euh... Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Je... Euh, bonjour, je m'appelle Robin, dit une jolie gonzesse un peu tristoune mais au charme indéniable.

— Connais pas de Robin, qu'est-ce que tu fais là ?

J'ai juste aperçu une montée de larmes avant que la nana ne baisse les yeux. Qu'est-ce que c'est que ce bordel...

— Et vous ? Vous autres, là ?

Un gars un peu tendu me dévisage avec le regard méchant.

— Je m'appelle Pierre. Et toi, qu'est-ce que tu fous ici ? Pourquoi vous êtes tous dans ma tête ? C'est quoi cette merde ?

— De quoi tu parles Pierrot ? C'est vous qui êtes dans ma tête, ouais ! J'ai mis ce foutu casque sur ma tronche, j'ai vu des trucs de mon enfance, de quand j'étais ado chez les curés, ma pomme en costard de mariage, et d'un coup vous débarquez sans prévenir ?

— Hé, calmos le punk. *J'ai* mis le Transdreamer sur ma tête, *j'ai* exploré cette connerie de train, et *je* viens d'entrer dans ce wagon où vous n'êtes pas censés être.

La petite blondinette relève le museau. Mince, elle est vraiment jolie. On dirait qu'elle veut parler, mais ça prend une plombe. Pierrot et moi on a gaulé qu'elle était en train de rassembler ses idées, alors on est polis et on attend.

— Je... Pardonnez-moi, mais moi aussi j'ai acheté un T-T-Transdreamer, et j-j-je viens d'ouvrir une porte dans un chalet en pleine m-m-montagne.

Attends attends attends... On vient tous de notre exploration au Transdreamer, et on se retrouve ici ensemble ? J'allais ouvrir ma gueule mais je vois que Pierrot a capté aussi. Je préfère le laisser parler, il a l'air un peu sous le choc, et il a toujours pas desserré les poings.

— Attendez là, si on vient tous de notre exploration au Transdreamer, et qu'on se retrouve ici ensemble, y a comme un souci non ?

— Pierrot, mon pote ! J'venais de penser la même chose, au mot près ! Y aurait pas comme une p'tite découverte un peu sensass' là ?

— Je suis pas ton pote. C'est quoi ton prénom d'ailleurs ?

— Calmos le tendu, ça va pas nous aider cette attitude-là. Appelle-moi Max. Tu comprends ce que ça veut dire ?

— De quoi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

Bordel, il desserre pas les poings le gars. C'est quoi cette colère-là ? Il a chopé ça dans son explo Transdreamer ?

— Allez mon poto, fais un effort. À ton avis, si le Transmachin nous a fait explorer notre vie passée, notre inconscient, et qu'on se retrouve ici... Ça veut dire que ?

— Arrête putain ! Je suis pas Pierrot, ton pote, ni ton poto, encore moins ton frangin, tu m'appelles Pierre et tu restes tranquille !

— Arrêtez de vous énerver !

Bon, ben la petite, les yeux exorbités, les lèvres qui tremblent, elle vient d'exploser. On la boucle, du coup. Je savais pas qu'un si petit corps pouvait hurler aussi fort. En tous cas, elle nous a bien calmés, et du coup mon frangin Pierrot, il a desserré les paluches. Victoire !

— Pierre, ce que Max veut te dire c'est que si le Transdreamer fait vraiment ce qui est annoncé, si on vient tous les trois de nos inconscients respectifs, alors ça veut dire qu'on est en quelque sorte reliés...

— Hé ouép jolie Robin, dans le mille. Tous les trois, on est liés là-dedans, tout au fond de nos cerveaux.

L'idée d'être connecté à Pierrot est sympa, mais c'est pas non plus la grosse nouvelle du jour. Par contre, la petite Robin, j'suis bien content qu'on ait un bout d'inconscient en commun. Et qui sait, on va peut-être pouvoir faire plus ample connaissance dans le monde réel. Et puis surtout, je crois bien que...

— Attendez... ATTENDEZ ! s'écrie mon Pierrot, façon eurêka. Si on est connectés, ça veut dire que sur Terre, y a sûrement plein d'autres personnes

dans notre cas. Du coup, ça signifierait que les Hommes sont... Qu'est-ce que ça veut dire, à votre avis ?

— Aucune idée, mais je suis heureuse de ne pas être la seule à penser qu'il y a quelque chose à comprendre de cette histoire. Ça peut vouloir dire qu'on a quelque chose de profond en commun, quelque chose à partager ? Je ne sais pas... Je n'y comprends pas grand ch—

Une petite mamie vient de débouler d'une porte qui n'existant pas y a pas deux minutes. Mais qu'est-ce que c'est que ce bordel, sérieusement ? Pourquoi une vieille de quatre-vingts piges bien tapées aurait un quelconque lien avec moi ? Je commence vraiment à baliser...

— Bonjour jeunes gens, qu'elle nous dit la petite mamie avec le sourire, que faites-vous dans mon paysage intérieur ? Ce voyage est passionnant, qu'elle ajoute, bien qu'un peu longuet, surtout vers la fin.

J'ai pas su quoi répondre. Là, je dois avouer que dans mon cerveau, y a quelque chose qui s'est mis en pause. Et du coup, j'ai même pas réagi quand j'ai vu une porte apparaître, sous mes yeux, juste en face de moi. C'est quand la p'tite mamie l'a regardée avec intérêt, et l'a ouverte tranquillement pour la franchir, que j'ai senti un petit frisson me parcourir le corps. Et j'ai vu autour de moi que ma petite Robin et mon poto Pierrot venaient de vivre le même coup de jus dans la colonne vertébrale. Ils ont écarquillé les yeux, comme s'ils avaient oublié où ils étaient, et puis leurs regards sont tombés sur la porte ouverte.

On s'est concertés une demi-seconde, d'un coup d'œil, et on s'est lancés à travers la porte. Je crois que j'étais à la fois excité par le goût d'aventure que prenaient les évènements, et un peu flippé à l'idée d'avancer.

Bon. Clairement, j'étais pas prêt à voir ce que j'ai vu. Quand on a franchi la porte, on s'est retrouvés dans une forêt. Pas la petite forêt du coin, non, plutôt la grande forêt façon *Lord of the Rings*. Sauf que là, pas d'Elfes. Par contre, d'autres personnes. Des dizaines, des centaines, des milliers d'autres personnes.

Tout le monde débaroule de partout, on dirait que les gens sortent des troncs d'arbres. En me retournant, je me rends compte qu'effectivement, on est sortis d'un tronc d'arbre. On n'est plus à ça près. Une fois la surprise

passée, c'était quand même hyper drôle à regarder : ils avaient tous l'air aussi paumés que nous !

— Mais... Qu'est-ce que c'est que ce bordel ?

Mon Pierrot n'avait pas l'air convaincu par la situation. Faut dire que c'est un sacré *brainfuck* ce truc. En plus, on est dans notre rêve, enfin notre paysage intérieur, donc on n'a pas nos smartphones, ni nos assistants personnels, donc on est vite déboussolés.

— Je... Qui sont tous ces gens ? Nous serions *tous* connectés ? Reliés, ensemble, à travers une vaste conscience collective ?

Ah, et bah ma Robin reprend du poil de la bête ! Je me suis dit la même chose, à vrai dire. Je crois qu'avec le Transmachin, on s'est juste rendus compte qu'on était tous reliés aux autres dans le fond de notre conscience. C'est quand même un truc de fou, tous ces gens. Et puis on dirait bien qu'ils viennent des quatre coins du monde. Y a des petits, des grands, des gros, des maigres, des noirs, des blancs, des asiatiques, et j'en passe !

Je crois bien qu'on est restés plantés là un bon paquet de minutes. En fait, on savait pas quoi faire. Et au bout d'un moment, y a quand même un mouvement général qui s'est dessiné : les gens apparaissaient un peu partout, et ils rejoignaient assez rapidement un chemin un peu plus large au cœur de la forêt. Du coup, sur le chemin, on avait un sacré paquet de monde qui avançait dans la même direction.

— On les suit ? a demandé timidement Robin.

— Yes ma belle, on va les suivre, et j'espère bien pouvoir discuter un peu avec eux pour comprendre un peu ce délire !

On a pas mal marché sur le chemin, qui a débouché sur un autre chemin plus gros, sur lequel d'autres personnes encore nous ont rejoints. On était quand même vraiment beaucoup. Sur la route, on a tapé la discute avec deux ou trois personnes, et faut admettre que tout le monde s'accorde au moins sur un point : on ne comprend RIEN à ce qui se passe.

Bon, assez rapidement, on a commencé à discuter d'autre chose, faut bien passer le temps. Y a un Chinois qui m'a parlé un peu de sa vie, et on a été vachement surpris de s'apercevoir qu'on parlait la même langue. Lui il avait

l'impression que je parlais en chinois, et moi j'avais l'impression qu'il parlait en français. Encore un truc incompréhensible. Un de plus.

On est arrivés à la sortie de la forêt après deux bonnes heures de marche. Et une fois de plus, on n'était vraiment pas prêts pour ce qu'on allait vivre. En sortie de forêt, on s'est retrouvés dans une carte postale.

Grand soleil, une grande étendue d'herbe bien grasse et verte, un peu vallonnée, pas loin d'un beau petit lac, des arbres fruitiers et des buissons à mûres et autres baies un peu partout. Bordel, ça change de nos habitudes dans les grandes métropoles ! C'était dingue, ça ressemblait un peu au Paradis.

Quand on est arrivés sur place, y avait déjà tout un paquet de gens (sûrement ceux qui étaient au début de la file, du coup) qui étaient installés sur l'herbe, par petits groupes ça et là, et qui discutaient. Ils s'étaient servis sur les arbres ou dans les buissons, et mangeaient tranquillement tout en discutant. Y en avait d'autres qui étaient déjà à la baignade, les moins pudiques étaient carrément à poil. L'eau avait l'air d'être pure de chez pure, super bleue, limpide.

J'ai essuyé une petite larme dans le coin de l'oeil. Je sais pas pourquoi, mais ça m'a donné envie de chialer. C'était vraiment magnifique.

On s'est regardés avec Pierrot et Robin, et je crois qu'on en a eu marre de se poser des questions et de se prendre la tête. On a haussé les épaules, et on s'est approchés d'un petit groupe pas loin de nous, qui était en train de discuter en rigolant. On a chopé quelques abricots, et on s'est assis à côté d'eux. Pour les rencontrer, tout simplement.

# Chapitre 11

*Chloé*

Il y a des jours comme ça. Où on se lève, on pense faire sa petite vie tranquille et qu'on se couchera dans un monde qui sera toujours le même. Dans la même société. On regrettera les temps passés, où les interactions humaines avaient encore de la valeur. Mais voilà, l'humanité évolue et il faut suivre ce changement sous peine de se sentir rejeté. Hors du temps. Non intégré. Là est l'ironie. Tout ceci n'est que façade. L'intégration dans la société ne passe plus que par le virtuel. On s'affiche sur les réseaux sociaux, mais tout ce qui compte, ce sont les likes et les commentaires. Dans la rue, on a le nez sur son écran, que ce soit de téléphone ou de montre. Les objets sont devenus intelligents, remplaçant nos compatriotes. On se demande c'est quand la dernière fois que l'on a interagi en vrai avec un être humain sans y être obligé. Qu'on s'est promené sans écouteurs. Qu'on a laissé son téléphone ou sa montre à la maison. Qu'on a passé une journée sans regarder les réseaux sociaux. Et puis, on hausse les épaules. Qui sommes-nous pour pouvoir changer la société ? Mais ce jour-là, le monde allait basculer pour tous les êtres humains.

Il se préparait pour son allocution, son appareil révolutionnaire dans les mains. Il était précisément quatorze heures quand il entra dans la pièce. Toutes les caméras se braquèrent sur lui, ne faisant qu'augmenter son stress. Cependant, il était surtout excité à l'idée d'enfin pouvoir partager son incroyable découverte avec le reste du monde. Il sentait que cela allait changer énormément de choses à la société actuelle. Il prit une grande respiration avant de se lancer :

— Mesdames, messieurs, aujourd'hui, la science a encore repoussé les limites. Peut-on même encore parler de science à ce niveau-là ? C'est une question à laquelle je n'ai aucune réponse. Je peux cependant au moins vous présenter le résultat étonnant de nos recherches.

Il présenta le petit appareil aux caméras. Il s'agissait d'une sorte de bonnet. Trois éléments en métal devaient être posés sur les tempes et le front.

— Il ne paie pas de mine, mais ce petit appareil va révolutionner notre vie, notre vision de la société. Grâce à lui, il est possible d'explorer son paysage intérieur. Pour ceux qui n'ont pas suivi les dernières découvertes, le paysage intérieur est propre à chaque individu et peut prendre de multiples formes : forêt, paysage, habitation... Il reflète l'inconscient de la personne. Dedans, il est possible de rencontrer les expériences nous ayant façonnés, que ce soit les traumatismes que nous avons subis comme les plus grandes joies que nous avons vécues. Mais il y avait quelque chose en plus, quelque chose... d'inattendu. Nous avons testé cet appareil avec de nombreux volontaires afin d'être sûrs des résultats que nous vous présentons aujourd'hui.

Le scientifique fit une pause, faisant monter la tension. Au bout de quelques secondes interminables, il finit par dire :

— Nous pouvons affirmer que l'humanité dispose d'une conscience collective. Nous sommes tous reliés les uns aux autres et il est possible de communiquer entre nous, même à distance, même avec des gens que nous ne connaissons pas, grâce au paysage intérieur et à cet appareil.

Il ne fallut pas longtemps avant que le produit apparaisse sur le marché. Forcément, tout le monde se l'arracha afin de pouvoir l'essayer et voir si les affirmations du scientifique étaient vraies. Et c'était le cas. Il suffisait de mettre l'appareil sur sa tête et de plonger dans une sorte de méditation pour se retrouver connecté à de nombreuses autres personnes. Il était possible d'échanger avec des habitants d'autres pays, d'autres continents. Petit à petit, l'humanité délaissa ses écrans pour se concentrer sur l'autre. C'était tout un nouveau domaine à explorer. On redécouvrait les interactions sociales. Les réseaux sociaux perdirent leur place prédominante dans la société. On parlait de science-fiction, de magie, de choses irréelles. Personne n'avait de réelle explication, mais ce n'était pas ça le plus important.

— À la une de notre journal d'informations aujourd'hui : la chute drastique en bourse des plus grandes entreprises du secteur des objets intelligents. En

effet, depuis la sortie du casque permettant de visiter son paysage intérieur, les gens ont de plus en plus tendance à délaisser leurs smartphones, smartwatches, et autres objets du genre. Nous avons même pu observer des destructions massives et collectives d'objets, comme si l'humanité souhaitait se débarrasser de l'influence négative du numérique. Passons maintenant au point météo...

Jeanne était stressée. Devant le bar, elle n'osait pas entrer, se contentant de se balancer sur ses pieds. Elle souffla un grand coup avant de se donner le courage de pousser la porte. À l'intérieur, c'était bondé. La musique battait son plein et il fallait se faufiler entre les danseurs pour pouvoir atteindre le bar se trouvant de l'autre côté de la pièce. C'était la première fois que la jeune femme mettait les pieds dans un tel endroit. Avec l'ascension des réseaux sociaux, les gens n'y allaient plus, n'en voyant plus l'intérêt. Toute la sociabilisation passait par Internet. Il n'y avait que les marginaux qui fréquentaient les bars.

Jeanne réussit à se frayer jusqu'au bar. Elle chercha des yeux la personne qu'elle était venue retrouver. Elle ne l'avait jamais rencontrée à proprement parlé. Et pourtant, quand ses yeux tombèrent dessus, elle sut que c'était elle.

— Camille ?

— Jeanne !

Elles eurent un moment d'hésitation avant de finalement se prendre dans les bras. C'était inhabituel de toucher quelqu'un ainsi, mais Jeanne était loin de trouver cela désagréable. Elles finirent par se reculer, se tenant toujours les mains. Jeanne lâcha dans un souffle :

— Alors... Tu existes vraiment...

— Eh oui, aussi étonnant que ce soit.

Elles s'étaient rencontrées pour la première fois quelques semaines plus tôt. Jeanne avait pris l'habitude d'aller se promener dans son paysage intérieur et tentait de temps en temps de contacter quelqu'un. Cela n'avait rien donné de concluant jusqu'à ce qu'elle rencontre Camille. Elles avaient passé des heures à discuter entre elles avant de finalement décider de se rencontrer. Et les voilà à présent, dans la vraie vie. Tout ceci était réel. Jeanne en avait presque le vertige.

Les deux jeunes femmes passèrent toute la soirée à discuter. Elles ne se lâchaient pas des yeux. C'était la première fois qu'elles vivaient une telle situation. Un verre de bière à la main, en train de picorer des cacahuètes et de rire aux éclats, elles auraient pu se croire dans un film. À un moment, Camille attrapa la main de Jeanne et l'entraîna sur la piste de danse. Elles dansèrent jusqu'à ce que leurs pieds crient supplice et que leur souffle soit court. Jeanne aurait aimé que cette nuit dure pour toujours, mais la fatigue la rattrapait et elle dut dire au revoir à Camille avec regret. Sa nouvelle amie lui promit avec un sourire :

— On se reverra !  
— J'espère bien ! De toute façon, maintenant, il n'y a plus aucune raison de perdre le contact...

Jeanne déposa un tendre baiser sur la joue de Camille avant de filer. Elle se sentait grisée et ce n'était clairement pas à cause de l'alcool. Elle sortit son téléphone, qui était un objet essentiel de sa vie jusqu'à maintenant. La situation avait bien changé à présent. Elle le laissa tomber dans une poubelle et repartit, le cœur léger.

Ce que Jeanne et Camille avaient vécu, ce sont des centaines, des milliers d'autres personnes qui l'ont vécu. L'humanité reprenait goût aux rencontres et aux interactions. Les réseaux sociaux et les entreprises du numérique tentèrent de corriger cette fuite, car elle leur coûtait atrocement cher. Mais la révolution était déjà en marche.

# Chapitre 12

*Macolie*

Lundi 24 octobre 2050

Le procès de Charles J. et son appareil, le *TransDreamer*, va débuter dans quelques instants. Il y a une foule rarement vue dans un tribunal. L'ambiance est agitée, bruyante. L'accusé, les témoins, ainsi que l'avocate de la défense s'installent au centre de la pièce. Des journalistes et vendeurs de rêves (les successeurs des influenceurs du début du siècle), venus par centaines du monde entier, s'installent tout autour, tel un essaim, pour ne manquer aucune seconde de cet instant historique. Pour les aider dans cette tâche, ils sont tous pourvus de lunettes avec caméra et micro intégrés ainsi que de la dernière génération de smartphone. Au milieu de ce brouhaha, le juge T. ne passe pas inaperçu avec sa tenue métallique qui brille de mille feux. Il semble néanmoins absent, le nez plongé dans ses nombreux appareils. Ses chaussures GPS finissent par le guider jusqu'à son trône où il s'installe fort bruyamment, ne manquant pas de bien faire traîner sa chaise, ce qui semble faire taire un peu tout ce monde. Trois coups de marteau, la séance commence, l'assemblée se tait.

Le juge, visiblement peu préparé, débute son discours.

— Bonjour à tous, je vois que vous êtes venus en nombre pour assister à ce projet, euh pardon, ce procès. Je vais désormais vous expliquer le déroulé de la séance et nous pourrons commencer.

Quelques instants se passent avant qu'il reprenne la parole.

— Hum, le procès durera une semaine, soit sept jours.

Regards interloqués du public, le juge s'en rend compte.

— Mais non suis-je bête, nous ne travaillons pas les week-ends évidemment. Il durera donc cinq jours durant lesquels nous écouterons l'accusé, ses collaborateurs, ainsi que cinquante personnes qui se considèrent comme des victimes et qui ont été sélectionnées par l'avocate de la défense, ici présente. Cher public, comme vous le savez, c'est vous qui décidez de la

sentence finale. Pour cela, il suffira de vous munir de vos smartphones et de voter. Vos T-shirts changeront de couleurs. Ils seront rouges pour ceux qui pensent que l'accusé est coupable, jaunes pour ceux qui n'ont pas réussi à se faire un avis et vert pour ceux qui estiment qu'il est coupable. Haha, je voulais dire non coupable, bien sûr. Tout au long du procès, vous pourrez également partager vos intentions de vote. Cela étant dit, nous allons pouvoir débuter.

Le public continue de se jeter des regards interrogateurs. Mais qui est donc ce juge ? Charles est appelé à la barre. Le juge rappelle qu'il est accusé d'avoir manipulé des millions de personnes avec son invention. Il précise aussi qu'il se défend seul, ce qui l'interroge. Ce sera d'ailleurs la première question qu'il lui posera.

— Je n'ai pas besoin d'un avocat, il ne m'aurait pas défendu mieux que moi-même.

— C'est entendu. Pouvez-vous vous présenter succinctement, s'il vous plaît ?

— Bien entendu. Je me prénomme Charles J., je suis chercheur en neuroscience spécialisé en psychologie cognitive. J'exerce au sein du laboratoire IRCC, soit l'Institut de Recherche sur la Conscience Collective. Avec les autres membres du laboratoire, nous avons créé *le TransDreamer*.

Le juge, absorbé par son téléphone, ne remarque pas que Charles lui a répondu. L'avocate, Maître F., prend donc les commandes.

— Monsieur le Juge est visiblement occupé, je vais poursuivre. Vous confirmez donc en être l'inventeur ?

— Je ne l'ai évidemment pas fabriqué tout seul, mais je vous confirme que l'idée vient de moi.

— Pourquoi avoir créé cette machine ?

— Vous avez vu dans quelle société nous vivons ? Le monde n'est qu'individualisme, égoïsme. Je ne supportais plus de vivre dans une humanité qui n'était plus si humaine que ça... Je savais qu'on pouvait faire mieux que ça. Je crois en une vraie conscience collective. Je cherche le moyen d'y accéder depuis des années mais je n'ai pas encore trouvé. Vue la direction que prenait la société, il ne fallait plus attendre. C'est pourquoi j'ai eu l'idée du TransDreamer. J'ai réuni une équipe de chercheurs, chacun spécialisé dans un domaine des neurosciences et nous nous sommes donnés corps et âme

pour mener à bien ce projet. Et voyez le résultat, c'était au-delà de mes espérances.

— Vous avez menti à des millions de personnes, vous vous rendez bien compte que ce que vous avez fait n'est pas moral ?

— Je ne supporte plus d'entendre parler de votre moralité ! Ce ne sont que des règles et des normes que vous vous êtes imposées et qui ne sont destinées qu'à changer. Vous n'êtes même plus capable de voir ce qui est bon pour vous !

Le juge, qui veut tout de même jouer son rôle un minimum, intervient.

— S'il vous plaît, revenons au cœur du sujet.

Charles s'excuse et reprend.

— Certes je n'ai pas été totalement transparent mais si je l'avais été, est-ce que les résultats auraient été les mêmes ?

Visiblement frustrée de n'avoir pu rebondir sur les paroles de Charles, l'avocate se renfrogne. Le juge enchaîne.

— De quels résultats parlez-vous exactement ?

— Si les gens avaient su que c'étaient les appareils qui étaient interconnectés et non leurs consciences, le sentiment de responsabilité collective n'aurait pas été aussi fort et les comportements n'auraient pas à ce point changé.

Le juge s'extasie.

— Quel fort moment sommes-nous en train de vivre. Cher public, qu'en pensez-vous ? À vos smartphones.

Pendant ce moment de silence, une voix s'élève dans la salle. Il s'avère être un vendeur de rêves faisant un live avec sa communauté.

— Salut les amis ! En direct live, le procès TransDreamer. Charles J., chercheur en neurosciences et accusé de nous avoir tous menti, était à la barre. Le public est actuellement en train de donner leurs intentions de vote suite à ce qu'il vient d'entendre. D'ailleurs le vote vient de se terminer ! Voyons ensemble le résultat.

Le juge hausse le ton.

— Ça va, on ne vous dérange pas trop ? Vous voulez venir à ma place peut-être ?

Le vendeur de rêves se tait et se range parmi ses compères. Le magistrat reprend.

— Donc comme disait notre compatriote, vous avez voté et l'assemblée est majoritairement jaune. Vous êtes visiblement neutres pour le moment. Normal il est encore trop tôt pour se faire un avis tranché. Je reviendrai vers vous plus tard.

Il poursuit.

— Charles, vous pouvez retourner à votre place, vous aurez le loisir de poursuivre votre témoignage à la fin de ce procès. Désormais, écoutons l'une de vos collègues. Marie P., je vous prie.

La lumière de l'écran du juge semble de nouveau l'avoir hypnotisé. Maître F. reprend et demande à Marie de se présenter et d'expliquer son rôle dans l'équipe. Timidement, la scientifique lui répond.

— Veuillez parler plus fort, on ne vous entend pas. Quelle importance a ce projet pour vous ? Pourquoi vous êtes-vous autant impliquée ?

Marie hausse le ton comme elle peut.

— Si j'ai tant voulu intégrer l'équipe, c'est que je fais le même constat que Charles quant à la déperdition de l'humanité. Elle avait perdu tout son sens. Les gens étaient livrés à eux-mêmes, désemparés dans un monde qui les a mâchés et recrachés. Grâce à cet appareil, ils ont réappris à se connaître eux-mêmes, à retrouver une opinion propre. Grâce à ça, ils ont retrouvé une liberté d'agir et de penser. En revanche je n'étais pas d'accord pour mentir aux gens. Je pense que s'ils avaient été au courant, les effets auraient été aussi positifs.

Une victime, visiblement offusquée, se lève et vocifère.

— Qu'est-ce qui vous dit que l'humanité est meilleure ? De quelle humanité parlez-vous ? Moi je me retrouvais très bien dans les valeurs d'avant !

L'avocate réagit immédiatement.

— Monsieur, calmez-vous ! Vous pourrez vous exprimer au moment où je vous appellerai.

Elle poursuit avec Marie.

— Dans ce cas, si vous pensiez qu'il fallait dire la vérité, pourquoi ne pas l'avoir fait ? Et où est la liberté individuelle si les gens n'étaient pas parfaitement au courant ?

Marie, visiblement très mal à l'aise, ne trouve pas ses mots pour répondre à cette attaque. L'avocate, contente de son effet, poursuit ses questions.

— Bref, changeons de sujet. Quel est votre avis concernant la conscience collective si chère aux yeux de votre collaborateur ?

La jeune femme baisse les yeux et d'une petite voix répond.

— Je ne pense pas qu'elle existe vraiment mais je croyais au TransDreamer. En entendant ça, Charles bondit de sa chaise.

— Pourquoi tu m'as menti ?

— Si j'avais dit la vérité, tu ne m'aurais jamais acceptée dans l'équipe. Ce n'est pas parce que je n'ai pas les mêmes certitudes que toi que je ne croyais pas en ce projet.

Le juge T., de nouveau à l'écoute, interfère.

— Vous n'êtes pas ici pour régler vos comptes ! Madame P., veuillez retourner à votre place. Nous allons passer au témoignage des autres membres de l'équipe.

Montrant d'un geste de la main un autre chercheur, il l'invita à prendre place à la barre. Tout comme Marie, on lui demanda les raisons de sa présence dans ce projet.

— Si j'ai voulu intégrer l'équipe c'est parce qu'elle est constituée des meilleurs chercheurs dans leur domaine. J'y ai vu une opportunité d'évoluer professionnellement. J'ai toujours considéré l'humain comme un être naïf à qui on peut faire avaler n'importe quoi. Nous ne sommes plus à un mensonge près.

Soudain les vendeurs de rêves se mettent à applaudir. Ils sont visiblement d'accord avec ce que vient de dire le chercheur. Le reste de l'assistance reste coi.

Le juge reprend la parole.

— Bien, cette journée est sur le point de se terminer, mais avant je vous propose de voter.

Docilement le public se munit de son smartphone. La couleur des T-shirts change : la moitié devient rouge, l'autre verte.

— La journée s'achève donc. À partir de demain, nous écouterons dix utilisateurs par jour et ce jusqu'à vendredi.

Mardi 25 octobre

L'auditoire se réinstalle, tout le monde est à la même place, prêt à rejouer son rôle. Le marteau retentit, le juge prend la parole.

— Bonjour à tous. Comme nous le disions hier, nous allons écouter dix victimes sélectionnées par Maître F.

C'est à ce moment-là que celle-ci prend la parole.

— Permettez-moi de définir ce que nous appelons une victime dans ce procès. Il s'agit d'une part des personnes étant exclues de la technologie de par leur lieu d'habitation et de leurs moyens financiers, car oui votre appareil coûte très cher ! D'autre part, il y a les utilisateurs de cette machine qui vous ont accordé une confiance qui a été bafouée.

La première personne à être appelée se trouve être celle qui s'est insurgée contre Marie la veille. Les propos qu'elle tient sont identiques à ceux qu'elle a tenus précédemment. Le défilé des victimes se poursuit jusqu'à la fin de la journée et de la semaine.

Vendredi 28 octobre

Le dernier jour du procès est enfin arrivé. Charles vient à la barre une dernière fois avant que le public prenne l'ultime décision.

— Je ne regrette en rien ce que j'ai fait. La fin justifie les moyens. Le jour où j'accèderai à cette conscience collective, le *TransDreamer* disparaîtra, je vous le promets.

L'avocate rebondit sur cette dernière déclaration, elle se tourne vers l'assemblée et entame sa plaidoirie.

— Vous avez déjà abusé de notre confiance, pourquoi croirions-nous en vous cette fois-ci ? Mesdames, messieurs, cet « éminent » chercheur prétend savoir ce qui est bon pour vous... mais qui est-il pour se permettre un tel jugement ? Ne sommes-nous pas là dans un classique cas de paternalisme ? Je vous pose la question !

Les utilisateurs s'étant sentis trahis applaudissent tandis que les autres ne semblent pas adhérer à ce qu'elle vient de dire. Elle se retourne vers Charles et poursuit sur sa lancée.

— La vérité doit être dite, monsieur J., quelles que soient les circonstances. C'est une loi morale universelle et malgré ce que vous pensez, vous n'êtes pas au-dessus des lois ! Par votre mensonge, vous avez porté atteinte à l'intégrité

morale de toutes ces personnes. Abuser de la confiance des gens ne revient-il pas à leur manquer de respect ?

L'argumentaire s'achève ainsi, le juge poursuit.

— Maintenant que vous avez toutes les clés en main, vous allez pouvoir décider de l'avenir de Charles J. Munissez-vous de vos smartphones et votez !

Conscients de l'importance de son rôle à cet instant, le public, journalistes et vendeurs de rêves inclus, vote solennellement. Le magistrat annonce le résultat.

— Vous avez donc décidé que Charles n'est pas coupable. Vous estimatez que l'appareil qu'il a créé a fait assez de bien pour que les moyens employés ne soient pas condamnables. Malgré que ce délit soit inscrit dans nos lois, vous pensez que la fin justifie les moyens. Charles J., par les moyens qui me sont conférés, je vous annonce que vous êtes libre.

Le marteau retentit une ultime fois.

## **Remerciements**

Merci infiniment aux auteurs,  
Christophe Oyra, Hannef & Michele Essi, Lou Pavilla, Nemo, Sylvie Vidal, R.  
Senelier, Julie, Selena Anguss, R. Galmon, Chloé, Macolie,

À Chloé Pagès,  
À Christophe Oyra,

...et rendez-vous pour la prochaine édition !

Mathieu